DOCUMENTS HISTORIQUES

— No 8 —

VERNER ET LAFONTAINE

Société Historique du Nouvel-Ontario

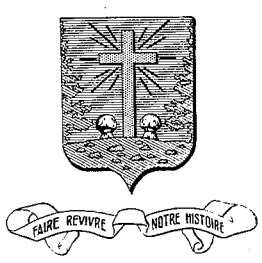
Collège du Sacré-Coeur, Sudbury

— 1945 —

DOCUMENTS HISTORIQUES

— No 8 —

VERNER ET LAFONTAINE



Société Historique du Nouvel-Ontario

Collège du Sacré-Coeur, Sudbury

— 1945 —

VIGNETTE DE QUELQUES OFFICIERS DE LA SOCIETE HISTORIQUE

POUR L'ANNEE 1945

Quelques officiers du comité directeur pour l'année 1945: Assis, de gauche à droite: Mgr S. Côté, Dr R. Tanguay, R. P. L. Cadieux, S.J. Debout: R. P. L. Campeau, S.J., M. J.-A. Lapalme, M. G. Tittley.

LE COMITE DIRECTEUR POUR L'ANNEE 1945

Président honoraire	Mgr Stéphane Côté, P.D.
2e président honoraire	Dr Raoul Hurtubise, M.D.
Chef du Bureau de direction	R. P. Lorenzo Cadieux, S.J.
Président d'office	Dr Rodolphe Tanguay, M.D.
Vice-président	M. J.-Armand Lapalme
Secrétaire	R. P. Lucien Campeau, S.J.
Trésorier	M. Georges Tittley
Conseillers	R. P. Wilfrid Nadeau, S.J.
	R. P. Rosaire Legault, S.J.
	R. P. Henri Gauthier, S.J.
	Me Léo Landreville
	M. Adélard Lafrance
	M. Joseph Samson
Trésorier-adjoint	M. Ernest Marcotte
Vérificateur	M. Gaston Boyer

DEUXIEME LISTE DES SOUSCRIPTEURS AUX BULLETINS DE LA SOCIETE HISTORIQUE DU NOUVEL-ONTARIO

(La 1ère liste parut dans le document No 5)

Association Canadienne-française d'Education d'Ontario, Ottawa.
Auteuil, M. le curé Léo d', Sultan, Ont.
Bégin, Rév. Père A.-M., O.P., Lewiston, Maine, Etats-Unis.
Bertrand, M. Gédéon, 8113, rue St-Dominique, Montréal, Qué.
Bourguignon, Mme J., Sultan, Ont.
Boyer, Mme Clément, Verner, Ont.
Brennan, M. le curé J.-T., Espanola, Ont.
Champagne, R. P. Arsène, S.J., Ste-Catherine, RR. No 1, P. Q.
Circosta, Mme Vincent, 55 Foster St., Springfield, Mass., E.-U.
Cleveland Public Library, 55 Superior Ave, Cleveland, Ohio, E.-U.
Collège Sainte-Marie, Le Bibliothécaire, 1180, rue Bleury, Montréal, P. Q.
Demers, Mlle Stéphanie, Verner, Ont.
Desbois, Mme Eugène, Ramsay, Ont.
Fontaine, M. Frank, Marieville, P. Q.
Gratton, M. S.-J., Chelmsford.
Guindon, Mme Delphis, Verner, Ont.
Hôtel-Dieu de Nicolet, Soeur C. Girardeau, Nicolet, P. Q.
Laliberté, M. le curé C.-H., Belle-Rivière, Ont.
Larocque, Mme Joseph, Sultan, Ont.
Lecompte, M. Oscar, RR. 4, Mount Vernon, Washington, E.-U.
Lemoyne, Mme C., 314 Concord Ave, Toronto, Ont.
Michaud, Mlle Annette, Chapleau, Ont.
Mongeau, R. P. Eugène, S.J., Collège du Sacré-Coeur, Sudbury.
Pilon, M. Roger, Lavigne, Ont.
Poitras, M. Marius, Verner, Ont.
Pitre, M. le curé Gilbert, Tecumseh, Ont.
Revue Dominicaine, R. P. A. Lamarche, O.P., 5375 Ave Notre-Dame de Grâces, Montréal, P. Q.
Robert, Mme Joseph, Verner, Ont.
St-Hyacinthe, M. l'abbé Raymond, du Séminaire de St-Hyacinthe, P. Q.
Séminaire du Sacré-Coeur, Station de St-Victor, P. Q.
Soeurs de Sainte-Marie, Rév. Soeur Supérieure, Chapleau, Ont.
Soeurs de Sainte-Marie, Rév. Soeur Supérieure, 207, rue Bayswater, Ottawa, Ont.
Soeurs Grises de la Croix, Rév. Soeur Supérieure, Hanmer, Ont.
Université d'Ottawa, La Revue, R. P. Raoul Leblanc, O.M.I., Ottawa, Ontario.

Hommages à nos pionniers

La Société Historique poursuit avec enthousiasme son oeuvre méritante. Son huitième bulletin est d'une valeur historique aussi précieuse que les précédents. On y trouvera un tableau de quelques généalogies de familles connues et l'historique de deux paroisses rurales, essentiellement catholiques, canadiennes-françaises et agricoles: VERNER, LAFONTAINE.

La géographie de Verner fut confiée à Mlle Germaine Côté, institutrice à l'école séparée du village et petite-fille du premier pionnier. M. Oscar Racette, curé de Verner, présenta l'histoire de son village, l'une des plus authentiques paroisses françaises du Nouvel-Ontario où fonctionnent les cercles d'études, la caisse populaire et la coopérative.

Pour raconter l'historique de Lafontaine, comté de Simcoe, on ne pouvait choisir d'auteur plus compétent que M. Thomas Marchildon, curé de cette paroisse et originaire de l'endroit. Grâce à son rare talent d'organisateur, il a su transformer et enrichir cette paroisse, pauvre autrefois, par les moyens employés à Verner.

On lira avec un vif intérêt ces deux monographies rurales qui font partie de notre patrimoine national, puisque ces paroisses furent colonisées par nos pères.

Cet été, de belles fêtes se dérouleront à Verner. On y célébrera le cinquantième anniversaire (1895-1945) de la fondation de la paroisse. Quel hommage reconnaissant de la génération actuelle à ses audacieux ancêtres !

Rosaire LEGAULT, S.J.

Topographie de Verner

par Mlle Germaine COTE

Verner n'est pas la plus belle paroisse au monde. La divine Providence l'a favorisée et nous Lui en sommes reconnaissants. [1]

Située dans la cuvette du Nipissing dont elle partage la fertilité avec ses soeurs: Sturgeon-Falls, Cache-Bay, Warren, St-Charles, Noëlville et Alban, elle ne recèle pas dans son sol d'immenses bancs de cuivre, de nickel, d'or et d'argent. On trouve toujours ailleurs assez de ces métaux pour alimenter les guerres futures. Que Dieu nous préserve de telles trouvailles!

Il y a une quinzaine d'années, cependant, on a trouvé sur la terre de Médéric Beauparlant un bloc très riche en argent. Il fut vendu au prix de $500. On n'en a pas trouvé d'autres. Il a dû être charrié de la région de Cobalt, à l'époque des glaciers.

Dans les cantons de Caldwell et Kirkpatrick, la terre est argileuse et se prête très bien à une culture variée. Des rochers, émergeant ici et là, n'ajoutent rien à l'esthétique mais servent très bien au pâturage.

Dans le canton de Badgerow, la terre est plutôt légère. Les cultivateurs sont disséminés. Quand on sera revenu à un sens plus exact des valeurs, il y aura là de quoi faire vivre une centaine de familles. Aujourd'hui l'on n'a que dédain et mépris pour la terre, même la meilleure. On devra en revenir un jour quand les villes se dégorgeront de leur trop-plein.

Lacs et rivières

Nous avons notre part du beau lac Nipissing. Au sud du canton de Caldwell, nos terres s'y baignent. Les touristes en ont déjà découvert les baies attrayantes.

Le lac "Caché", dans le canton de Badgerow, est aussi une richesse dont nous sommes fiers. Il semble devoir rester notre fief à nous, puisque déjà une dizaine de chalets d'été y sont construits par les gens de chez nous. Tant mieux!

Et la rivière "Veuve", si jolie et si attrayante, qui traverse la paroisse en diagonale du nord-ouest au sud-est! Beaucoup sont encore à en découvrir la beauté. Elle offre une magnifique promenade de sept à huit milles sans le moindre rapide.

En gagnant vers l'est, deux chûtes, la Chute Dénommée et la Chute à Chrétien nous offrent au printemps le poisson à pleins filets. Il ne faut pas trop le dire. Que de joyeuses et fructueuses pêches! O gens de chez nous, si vous connaissiez votre bonheur!

Le nom de "Rivière Veuve" viendrait d'une certaine veuve "Watson" qui tenait maison de pension à deux milles et demi en

---

(1) **Les limites de la paroisse** de Verner coïncident en gros avec celles du canton de Caldwell. A l'est, elle est bornée par le canton de Springer; au sud, par le lac Nipissing; à l'ouest, par le canton de Kirkpatrick et au nord, par le canton de Badgerow.

M. Paul Côté

Mme Paul Côté

haut de Warren, lors de la construction du chemin de fer et dans les années qui suivirent. Les hommes descendaient des chantiers et se rendaient chez la "Veuve". Le whisky blanc ne dut pas être étranger à la vogue qu'eut la pension de la veuve Watson. Le village d'alors avait nom "Rivière Veuve" et notre rivière aurait été définitivement baptisée: "Rivière Veuve".

VERNER HISTORIQUE

Verner, un nom vague qui nous aurait été donné par quelque célébrité inconnue lors de la construction du Pacifique Canadien, avait remplacé celui de "Burnside" d'après les brûlés qu'on voyait de chaque côté de la rivière. Le feu avait ravagé de grandes étendues de terre, une vingtaine d'années auparavant. Les noms de "Grand" et "Petit Brûlé" de St-Charles ont sans doute la même origine.

Premier colon

L'on peut considérer Paul Côté, originaire de l'Ile Verte, P. Q., comme le premier colon. Quoique résidant à Sturgeon-Falls, il vint occuper son terrain en 1882. Le premier été, il laboura quatre acres, Il eût une belle récolte de pois qu'il écorça au fléau. Son lot était le premier à l'est du village; il est la propriété actuelle de Monsieur Alfred Sylvestre.

En 1883, aidé de ses quatre garçons, Arthur, Joseph, Achille et Paul, il construisit une maison. Durant deux ans, il suivit la construction du chemin de fer et tenait maison de pension pour les travailleurs. Il se rendit jusqu'à Bisco. Durant ce temps, ses garçons défrichaient la terre.

Il donna sa terre à Achille qui la vendit plus tard à Mgr Lécuyer. Ce dernier la vendit à Alfred Sylvestre, propriétaire actuel.

Voici un témoignage qui manifeste hautement le caractère de notre premier colon. Ce témoignage est du Rév. Père Devine,

Enfants de Paul Côté: debout: Elmire (Mme A. Damboise), Joseph, Arthur, Paul. Assis: Elzire (Mme W. Leduc), Georgiana (Mme J. Fortin).

S.J., qui fut quelque temps missionnaire à Verner: "The question then was to find a titular for the parish of Verner. Old Paul Côté, a splendid old man, who had always been kind to Father Santerre, my predecessor, and myself, and at whose home we always stopped, while visiting Verner, was very much respected by his fellow parishioners. These people thought it would be a nice thing if the old man could be honored by calling the Verner church "St. Paul's", after his patron the great apostle of the gentiles, etc...

Autres fondateurs

En 1883, les familles de Moïse et de Francis Paquette, ainsi que celle de Louis Legault, arrivaient à Verner pour s'y établir. La première habitation de Moïse Paquette fut construite au nord-est de la gare, à l'arrière du magasin actuel de Joseph Goulet. Francis construisit un peu à l'ouest de la gare. C'est sur leurs terres qu'est construit le village actuel. Louis Legault prit un lot à deux milles à l'est du village, la terre actuelle de Donat Miron. Il y amena son épouse, quatre garçons et quatre filles.

Les colons ne voyageaient pas alors en "Pullman". Venant de

Thurso, le train les avait déposés quelque part près de Meadowside, et là on chargea ménage, femmes et enfants sur une plate-forme roulante. Cette plate-forme était attachée à un char à bras (hand-car), et les futurs colons fournissaient la force motrice.

Moïse et Francis Paquette, arrivés depuis quelque temps à Sturgeon-Falls, avaient été employés par Paul Côté. Ils taillaient du bardeau à la main. Ce qui semble indiquer que nos pionniers n'étaient pas des millionnaires. Paul Côté les invita à venir voir les terres de Verner. Ils quittèrent vite la manufacture de bardeaux pour devenir colons. Heureux temps d'alors! Aujourd'hui, on abandonne sa terre pour aller gagner son pain aux usines de munitions ou dans les puits de mines.

Au cours de l'été, les trains commencèrent à circuler, mus par une petite locomotive chauffée au bois. Il en fut ainsi durant cinq ou six ans.

Le premier agent de gare du Pacifique Canadien à Verner fut M. Laurent Michaud qui épousa Adélaïde Ricard, soeur de Monsieur Félix Ricard, marchand de quincaillerie à Sudbury.

Cette famille Ricard, originaire de l'Ile-au-Calumet, et qui habitait Sudbury depuis quelque temps, vint à Verner en 1886. Elle habitait dans la gare avec Madame Michaud. Plus tard, les frères Félix et Emile, ouvrirent un magasin de quincaillerie pour construction qui est maintenant le garage Guénette. Dans les tout premiers temps, Madame Michaud fit la classe à quelques enfants dans la gare même.

En 1886, Elie Miron, originaire de Sainte-Marguerite, arrivait avec ses cinq garçons et ses cinq filles. Il prit le terrain où est maintenant Alpha Miron. La même année, arrivait la famille de Jérémie Ethier, aussi de Sainte-Marguerite. Cette même année, les familles de Magloire Ménard, qui fut le premier maire de Caldwell, et de Généreux Asselin, venaient s'établir à Verner.

En 1887, vinrent aussi de Sainte-Marguerite, **Georges** et **Joseph Guénette.** L'on peut considérer Georges et Joseph Guénette comme les fondateurs du village puisque le premier y ouvrit un commerce et le deuxième, une boutique de forge.

Arthur Damboise, de St-Cyprien, un célibataire, prit le lot à l'ouest du village où est actuellement Armand Saint-Amour. Il épousa Elmire Côté.

Elzéar Dénommée, de St-Cyprien, avec ses deux garçons et ses deux filles, vint occuper la terre où sont aujourd'hui ses deux petits-fils.

Famille Israël Lepage. Grand branle-bas dans la colonie. M. I. Lepage arrivait avec ses huit filles. Huit filles dans une paroisse de colons. Que de mariages en perspective! Monsieur Félix Ricard raconte ce trait savoureux: "La famille Lepage arriva de nuit. Mon beau-frère, Laurent Michaud, me demanda

d'aller chez Moïse Paquette pour le prier de bien vouloir les recevoir pour la nuit, car les abris étaient rares. J'y mis un tel empressement que, dans l'obscurité, je ne pus voir la barrière et me lançai à toute vitesse dans la clôture de broche qui me renvoya à quelques pieds en arrière, la figure égratignée. Je me relevai et pus faire ma commission. Monsieur Paquette ne put leur offrir que le plancher de la cuisine, ce que la famille Lepage accepta avec plaisir. La famille Côté les reçut le lendemain et ils demeurèrent avec elle."

Les familles **Moïse et Wilfrid Dagenais** et celle de **Joseph Champagne** arrivèrent vers ce temps-là.

En 1888, l'on s'attaqua à la concession 2 de Caldwell. Damase Roberge venait de Lowell avec ses trois garçons et ses deux filles. Pour se rendre sur leur terre, les colons de cette concession suivaient le chemin jusqu'à la concession 2. Pour plus de commodité l'on bâtissait au nord des terres. Le transport des marchandises se faisait souvent en chaloupe, sur la Veuve. La même année, vint Evangéliste Dénommée, le père de Fred, avec six garçons et trois filles. Il s'établit sur la terre de Joseph Leclaire. Aussi Lucien Lessard, qui prit le terrain de Henri Roberge. Le chemin ne fut ouvert que quatre ans plus tard. Il y eut même des voyages de noces sur la Veuve. Monsieur Charles Perreault, qui vient de mourir et qui avait épousé la fille du vieux Damase, avait conduit sa douce promise sur la rivière Veuve, le matin du mariage. L'histoire ne dit pas si, au retour, il fit un portage ou s'il risqua le saut de la Chute Dénommée.

Et les années se succédaient amenant toujours de nouvelles recrues.

C'est en 1895, que date **le commencement de la migration des gens de St-Gabriel** et des alentours. Joseph Beaudry et ses cinq garçons, dont les descendants se multiplièrent comme le sable de la mer, formèrent le premier contingent. Vinrent en même temps son beau-frère, Joseph, et Narcisse Dubeau.

La migration des gens du Michigan. Au printemps de 1895, le légendaire Père Paradis qui s'occupait alors de colonisation, arrivait du Michigan avec un groupe de trois cents à quatre cents recrues dont la plupart venaient de Lake Linden. Les terres des environs étaient à peu près toutes réservées et même occupées. Il est assez facile de comprendre la déception de ces gens. Comment loger et nourrir tout ce monde? C'est un événement de sa vie mouvementée que le Père Paradis dut se rappeler longtemps. La plupart retournèrent mais un certain nombre demeurèrent. Entre autres, les familles Poisson, Beauchesne, Delongchamp, Demers, Ricard.

Le Père Paradis était arrivé deux ans auparavant. Il avait bâti un moulin à scie à un mille à l'ouest du village. Il avait même

construit une petite chapelle qu'il appelait Domrémy, à la mémoire de Jeanne d'Arc qu'il vénérait. Il vendit ce moulin à Messieurs M. Lalonde et Ferdinand Pilon. M. Pilon venait de Vaudreuil. Ce moulin brûla peu après.

Après cet accident, Pilon acheta au village le moulin de M. Beaudoin. Trois incendies successifs réduisirent en cendres le fruit de son travail. Notre estimé concitoyen avait traversé ces épreuves sans défaillir, et il portait ses quatre-vingt-deux ans d'un air allègre. M. Ferdinand Pilon est mort il y a quelque temps, tué par un train, en se rendant à la messe le matin...

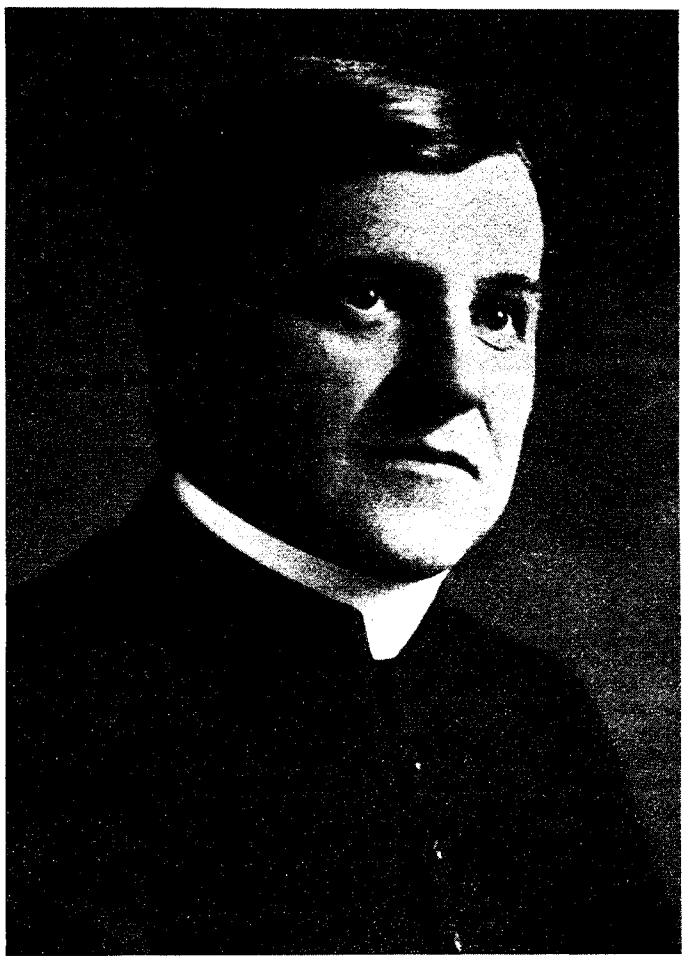
De 1895 à 1905, pas d'événement bien marquant. Les nouveaux venus défrichent. Sans s'en douter, le colon devient un ennemi des arbres. Si vous lui parlez de planter des arbres pour embellir sa propriété, il vous répondra presque infailliblement: "J'en ai assez arrachés."

En 1898, M. Wallace Forest traversait la baie avec sa famille; c'est dire que toute la terre était à peu près prise de ce côté-ci. Et pendant que la marche conquérante se continuait vers le sud, nos pères défrichaient avec acharnement la bonne terre de chez nous et nos braves mères chantaient avec amour au doux rythme des berceaux.

VERNER

par M. Oscar RACETTE, prêtre-curé

Je voudrais une formule nouvelle pour présenter la monographie de la paroisse St-Jean-Baptiste de Verner. Les habitués des réunions de notre société historique ne se plaindraient sans doute pas de la nouveauté du menu, car rien ne ressemble plus à la fondation d'une paroisse que celle d'une autre paroisse.



M. Oscar Racette, ptre-curé

En attendant cette formule nouvelle, allons-y et commençons par le commencement. Et d'abord, le témoignage du Père Hormisdas Caron, S.J., qu'il m'adressait le 13 mars 1929:

"Verner fut ouvert en 1883, quand le chemin de fer du Pacifique Canadien fit son apparition. Les Pères Oblats de Mattawa suivirent les ouvriers à peu près là où est la station actuelle de Verner. C'est alors que Mgr Jamot — car Verner était dans le Vicariat apostolique de l'Amérique Septentrionale, puis fit partie du diocèse de Peterborough, — demanda aux Pères Jésuites de venir prendre charge de cette partie du Vicariat. Les Pères J.-B. Nolin et Louis Côté y furent les premiers missionnaires."

La paroisse n'était pas encore fondée, que les Pères Jésuites étaient déjà à leur poste. Ils poursuivaient de leur zèle les équipes de construction. Ils furent donc témoins de la venue des premiers colons.

Le Père Louis Côté faisait le premier baptême à Verner, le 6 juillet 1883. En parcourant les registres des baptêmes de l'Eglise Ste-Anne, de Sudbury, il semblerait que Verner a failli être une paroisse anglaise, puisque les deux premiers baptisés appartenaient à des familles anglaises: le premier, Michel McNamara et le deuxième, Anna Leslie, en 1883. Ces gens devaient être des employés du chemin de fer.

Le premier baptême d'enfant canadien-français se trouve en 1885, le 23 juillet: Joseph-Odias Cloutier; Père: Joseph Cloutier; Mère: Arsilda Legault.

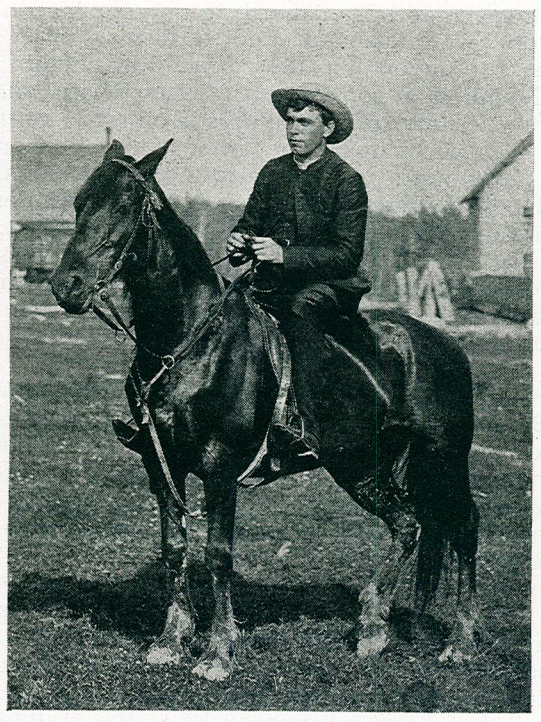
Ce Joseph Cloutier s'était marié l'année précédente. Comme il n'y avait pas de prêtre à Verner, il dut conduire sa dulcinée en "char à bras" (hand car) à Sturgeon-Falls. Par malheur, le prêtre était absent. Sans perdre courage, il prit sa future et ses témoins en chaloupe, descendit la rivière Sturgeon, longea le lac Nipissing jusqu'à la chapelle de Beaucage où se trouvait un missionnaire de passage. La mariée n'était autre que Mme Robert, qui vit encore à Sturgeon-Falls.

Le premier mariage célébré à Verner fut celui de Norbert Legault et de Zelia Miron. Le Père Caron célébra ce mariage le 14 octobre 1886, dans la maison de Louis Legault, qui demeurait sur la terre occupée actuellement par Alpha Miron.

Le Père passait alors sur la voie ferrée pour aller dire la messe. Les quelques colons s'étaient bâti près du chemin de fer.

Missionnaires Jésuites de 1883 à 1891:

Les Pères:	Louis Côté	1883-85
	H. Caron	1885-89
	H. Hudon	1889
	F.-X. Santerre	1889-90
	E. Devine	1890-
	L. Côté	1891-



M. A.-L. Desaulniers, premier curé résident, 1895.

De 1891 à 1895, la paroisse de Verner fut confiée à Sturgeon-Falls, dont le curé était alors M. Thomas Ferron, ayant l'abbé Desaulniers comme vicaire. C'est de cet abbé Desaulniers, qui faisait alors les missions sur la rivière Esturgeon, que vient le nom de Desaulniers, village entre Field et River-Valley.

Prêtres résidants:

Desaulniers: Le premier prêtre résidant vint à l'été de 1895. C'était l'abbé A.-L. Desaulniers qui venait de Sturgeon-Falls. Il demeura dans une petite maison en "pièces", au sud de la voie ferrée sur le coin du terrain de la beurrerie Desrosiers. Elle existait encore, lors de la construction de la beurrerie.

Langlois: En 1897, vint le remplacer l'abbé Charles Langlois, natif de Lotbinière, diocèse de Québec. C'est lui qui construisit le premier presbytère. C'est probablement sous son administration que le cimetière changea de place. Ils sont peut-être bien peu nombreux ceux qui savent que le premier cimetière était situé à l'arrière du presbytère. En 1902, le curé Langlois prit charge de

la paroisse de Sturgeon-Falls qu'il administra jusqu'à sa mort en 1919. Ame vaillante, patriote convaincu, toujours sur la brèche pour la défense des nôtres.

Picotte: En 1902, l'abbé Z. Picotte demeura quelques mois et fut remplacé par l'abbé Alphonse Lécuyer, natif de St-Anicet, diocèse de Valleyfield.

Lécuyer: L'abbé J.-A. Lécuyer, maintenant Mgr Lécuyer, de Sturgeon-Falls, fut curé jusqu'en 1914. Dès son arrivée, il se mit à l'oeuvre pour la construction de l'église actuelle. La population s'était accrue très rapidement durant la période de 1888 à 1900. Vers 1900, les terres étaient toutes occupées jusqu'à la Baie.

Chapelle: La vieille église en bois, qui était située près de la coulée à l'ouest du presbytère actuel, avait dû être agrandie par deux fois. Au dire des vieux, l'intérieur était unique avec des jubés tout autour et des tuyaux de poêle un peu partout. La première partie de cette église a dû être construite en 1890, puisque le Père Edouard Devine, qui faisait la mission, en raconte l'inauguration dans un mémoire très spirituel qu'il adressait en 1927, à Mlle M.-J. Dubeau, de Warren. Elle fut inaugurée à l'occasion de la messe de minuit à Noël. Il raconte qu'il avait reçu d'une société de Montréal différents articles pour la messe, entre autres une navette pour l'encens, mais pas d'encensoir. Comme il fallait de l'encens pour une pareille solennité, une boîte de tomates coupée à la moitié et de la broche à foin firent un encensoir magnifique.

Une surprise attendait les paroissiens ce soir-là. Ils furent appelés à la messe au son de la cloche. On avait attaché un bout de rail aux barreaux d'une échelle que l'on avait appuyée au mur de l'église. Un gros marteau de forge, manié par des bras puissants, faisait le reste.

Saint-Jean-Baptiste

Pourquoi notre paroisse fut-elle appelée Saint-Jean-Baptiste? Le Père Devine nous en découvre le secret. Il s'agissait de choisir un nom. Comme marque d'estime pour le vieux Paul Côté, l'on optait pour le vocable de Saint-Paul. Alors, le Père Devine écrit à l'évêque de Peterborough, Mgr O'Connor, et lui fait part de ce désir. Mais celui-ci décide que Saint-Jean-Baptiste sera le protecteur de la nouvelle paroisse.

"I wrote to Mgr O'Connor, bishop of Peterborough, putting before him in a rather long letter the wishes of the people in the new parish of Verner. His Lordship answered me in a very spicy letter, telling me very plainly that it was not of my business nor the business of the parishioners to dictate to Him in the choice of titular saints to look after the citizens of Verner. I did not read the letter to the congregation because I thought it might wound them. I simply gave the content in my own words, and have never since heard any recrimination regarding the choice. Saint-Jean-

L'église bâtie en 1904

Baptiste seemed to be acceptable to the natives."

La chapelle était située sur le terrain actuel. Ce terrain fut donné par Moïse Paquette. Le don ne fut pas tout à fait gratuit, puisque l'église a fourni, sa vie durant, (une trentaine d'années) un banc de $12.00. De plus, une église dans un village est toujours une position avantageuse pour la vente des terrains avoisinants.

Eglise

Dès son arrivée, à l'automne de 1902, Monsieur le curé Lécuyer se rendit compte que la chapelle ne pouvait répondre aux besoins de la population et entreprit la construction de l'église actuelle, sans argent, avec une paroisse composée de colons pauvres, dont les terres n'avaient qu'un commencement de défrichement; il réussit la construction de l'église actuelle, qui fait encore notre orgueil. Il va sans dire que l'enthousiasme du nouveau curé fut en tout point secondé par la bonne volonté et le dévouement des paroissiens. Tout marcha rondement. Les plans furent préparés par l'architecte Angus, de North-Bay.

En 1903, souscription générale de billets promissoires, dont la somme atteignit $15,000.00. Durant l'hiver de 1903-04, minage

et charroyage de la pierre par les paroissiens. La pierre fut extraite des rochers situés sur le terrain de Monsieur A. Sylvestre. Le contrat de construction fut donné à Venant Ladouceur, de Pembroke, au prix de $35,000.00.

Le maître-maçon qui dirigea les travaux de maçonnerie était Monsieur Etienne Lecompte, de Verner, citoyen connu au loin pour sa compétence et son honnêteté à toute épreuve. Le 12 juin 1904, avait lieu la bénédiction solennelle de la pierre angulaire, par Mgr R. A. O'Connor, de Peterborough. Le prédicateur était Monsieur le curé Z. Auclair, de St-Polycarpe. A Noël, on célébrait la messe dans l'église neuve. Le bonheur était complet.

Monsieur le curé Lécuyer administra la paroisse jusqu'à l'automne de 1914. Je regrette le fait qu'il n'ait laissé aucun mémoire écrit sur cette période. Un de ses principaux soucis dut être de financer les affaires de sa belle église. Elle était bâtie, mais non payée, et si j'en juge par le nombre de billets qui dorment encore dans mes tiroirs en attendant le jugement dernier, cette construction a dû lui causer plus d'un souci. Il m'avouait lui-même qu'indirectement il en avait payé une bonne partie. Et je le comprends sans peine en examinant les finances d'alors — les collectes du dimanche étaient de deux à trois piastres.

Un des grands mérites de Monsieur le curé Lécuyer fut de donner un réel essor à l'agriculture. Il s'y intéressa d'une manière pratique en acquérant une ferme qu'il cultiva avec grand soin. Il m'avoua un jour qu'un changement de paroisse avait du bon; qu'il était en train d'oublier un peu son ministère.

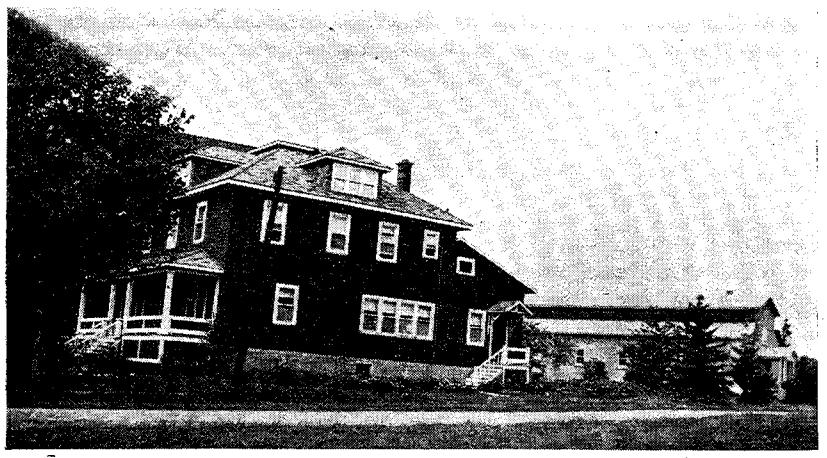
En 1914, il partait pour North-Bay où il devait passer sept ans; de là, à Sturgeon où il devenait monseigneur et grand vicaire.

Racette: En octobre 1914, arrivée de votre serviteur qui avait été curé à Blezard-Valley durant sept ans. Il y aura bientôt trente ans de cela. Cette période m'est plus familière. On dit que l'histoire ne mérite d'être jugée que dans le recul du temps. Mentionnons tout de même les faits, laissant à nos descendants toute liberté d'appréciation, les assurant que nos travaux, nos luttes mêmes, n'ont pamais eu d'autre but que de laisser un patrimoine vraiment digne d'être conservé.

En arrivant ici, en octobre 1914, une opération douloureuse m'attendait. L'amputation était déjà décidée. Cette opération nous enlevait 140 familles. Une nouvelle paroisse était fondée. Monsieur le curé Lavigne en fut le fondateur et lui laissa son nom.

VARIA: Religieux et Civil:

Dans une paroisse homogène comme celle-ci les intérêts religieux et civils sont tellement identiques qu'il est difficile d'établir une ligne de démarcation entre les uns et les autres. Je vous donnerai plutôt une série de faits dans l'ordre chronologique:



Maison des Soeurs; à l'arrière, salle paroissiale

1916: Installation à l'église d'un système de chauffage à la vapeur au coût de $3,500.00.

1917: Elections de guerre. Bureau de votation tenu par les Orangistes du dehors — Listes supplémentaires — Vote bloqué— Le soir, fameuse échauffourée au village — Dix arrestations!

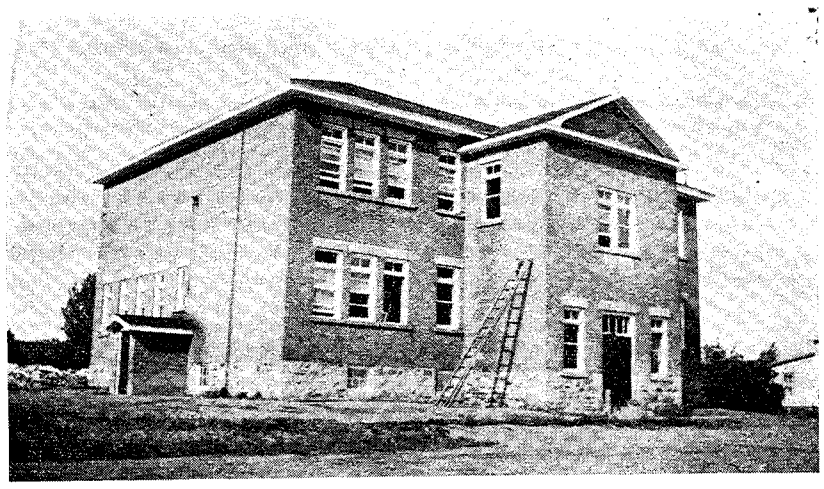
1918: 30 janvier. Procès à Sturgeon-Falls—Paie Baptiste!

RELIGIEUSES

En septembre 1917, les Soeurs Grises de la Croix arrivaient pour prendre charge de l'école du village. Obtenir des Soeurs, en ce temps-là, ce n'était pas chose facile. Les Soeurs Grises enseignantes n'avaient de maison qu'à Sudbury et à Chelmsford, et nous étions en plein règlement XVII. Mgr Lécuyer avait déjà fait des démarches que j'avais renouvelées plusieurs fois. Au mois de juillet 1917, le Père Charlebois, directeur et animateur de l'Association d'Education, était de passage à Verner. Je lui fis part de mon anxiété; je lui dis: "Ecoutez, mon Père, il n'y a que vous qui, dans les circonstances, pouvez décider les Soeurs à venir à Verner." Il me répondit: "Je descends ce soir à Ottawa. Demain, j'irai à la Maison-Mère avec Monsieur le Sénateur Belcourt, qui était alors président de l'Association d'Education, et nous plaiderons votre cause." La semaine suivante, la Très Honorée Mère Duhamel, supérieure générale, m'écrivait qu'elle acceptait la fondation et que quatre religieuses seraient au poste pour l'ouverture des classes. Un bon tour, comme tant d'autres— dont l'Association ne s'est jamais vantée.

Premières impressions de joie et de reconnaissance qui firent vite place à une profonde anxiété.

Je comptais sur la venue des Soeurs pour l'année suivante et



L'Ecole séparée: sept classes

elles venaient tout de suite. Que faire sinon profiter du malentendu et ne pas laisser au temps la chance de nous créer de nouveaux embarras? Il fallait loger les Soeurs. Pas de maison convenable, pas d'argent. J'achète un vieux magasin de John Guenette, situé sur l'emplacement où demeure Albert Raymond. Transport en grande vitesse de la vieille maison. Elle dut passer la nuit au beau milieu de la coulée. Durant la nuit, orage de pluie et de vent qui faillit précipiter mon château au fond du ravin. Le lendemain, le voyage triomphal se continuait jusqu'à destination, mais là un vrai lac nous attendait. Dans ma précipitation, j'avais fait creuser la cave, mais j'avais oublié le canal d'égout. Je vous fais grâce du reste: le tout devait aller à l'avenant! J'avais bien averti les Religieuses que je ne voulais pas les voir avant le mois d'octobre. Elles m'arrivaient bien fidèlement pour l'ouverture des classes, c'est-à-dire au commencement de septembre. "Qui donc est maître de ses destinées?" Après un stage au presbytère, les Religieuses entraient dans leur château vers le 15 octobre. L'établissement du couvent faisait disparaître une vieille coutume, apportée du Québec: les poteaux pour attacher les chevaux des gens de la campagne. Changement que je rêvais depuis longtemps. Je n'aimais pas les hennissements des chevaux mêlés aux chants liturgiques ou à mes prônes.

Ecole séparée

1918: Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet. Une chose se dit plus facilement qu'elle ne s'accomplit. Une école publique existait depuis longtemps. Elle était construite à l'angle sud-ouest du terrain de l'école. Elle avait deux étages et contenait quatre

Le presbytère

classes. Le terrain avait été donné par Monsieur Octave Nadeau. Cette construction menaçait ruine. Les Soeurs Grises enseignaient là depuis un an. Il fallait faire quelque chose. Une école séparée s'imposait. La grande majorité des contribuables se rangèrent de ce côté. Une opposition peu nombreuse mais tenace soutint une lutte digne d'une meilleure cause. Heureusement, le docteur Dubeau avait prévu pour l'avenir, en réservant une partie de son terrain pour un couvent. La patente de ce terrain était au nom de la Corporation Episcopale. Une partie fut donnée par Mgr Scollard à la commission nouvelle de l'école séparée. Les premiers commissaires de l'école séparée furent MM. A. Sylvestre, D. Filiatrault et F. Saint-Amour. Les affaires marchèrent rondement et, au mois de septembre, une vaste école était prête à recevoir les enfants. Quatre classes au premier étage et une vaste salle au second. La vieille école publique traîna encore sa décrépitude quatre ou cinq ans. Un beau dimanche, je fis appel à la bonne volonté des gens pour débarrasser le village de cette laideur dangereuse, prenant sur moi toute responsabilité. Après deux jours, il n'y restait plus rien, et je fus quitte pour une visite de la police provinciale qui venait enquêter au nom du gouvernement. Dernier geste de dépit des partisans de l'école publique.

J'aurais pu passer ces faits sous silence, mais l'histoire est l'histoire, et elle ne doit avoir d'autre but que de rester le témoin de la vérité. Et depuis, l'école séparée a prospéré. La salle a été transformée en trois autres classes. Les Religieuses sont encore à leur poste et, de concert avec nos institutrices laïques, elles gardent le flambeau bien allumé.

La paroisse compte déjà trois prêtres et trente-six religieuses, un Père jésuite, A. Raymond, missionnaire en Chine, une Soeur Grise de la Croix, Laura Saint-Amour, missionnaire au Basutoland; soixante-dix institutrices qui ont rayonné un peu partout dans les alentours.

1918: Automne: Epidémie de grippe espagnole: on s'en sauve avec deux mortalités.

1er décembre 1918: Feu au soubassement de l'église. Le travail héroïque des hommes et des femmes empêche une destruction complète. L'eau était alors fournie au presbytère et à l'église par le réservoir de Monsieur E. Beauchesne. Ce réservoir était situé au-dessus des écuries de louage. Il ne reste plus de traces de ces bâtiments. Le terrain appartient à Joseph Beauparlant.

1919: On installe la lumière électrique. La coopération a du bon, mais pas toujours. J'avais signé un contrat pour l'installation à l'église, au presbytère, au couvent et à l'école. Dans l'après-midi, MM. Girard et Bélanger viennent, avec l'agent de Delco Light, me proposer une installation pour le village. Nous formons une compagnie de dix membres. Achat de trois gros Diesel, du fil, des poteaux, un éléphant blanc, quoi! qui nous coûtait les yeux de la tête. La lumière à trente sous le kilowatt ne couvrait pas les dépenses. Le feu de 1922 régla définitivement l'affaire. Chacun des sociétaires perdait la jolie somme de $400.00, en plus des pertes accumulées chaque année. Peut-être le public a-t-il cru que nous avions réalisé des millions.

1920: Toilette de l'église par le décorateur Delorme, de Joliette, au coût de $1,200.00. Décoration simple et de bon goût.

29 mai 1923: Conflagration au village. Quatre grands magasins, la station du C.P.R., le réservoir et une quinzaine de résidences. De quoi bâtir cinq aqueducs.

L'année précédente une petite compagnie locale s'était formée pour amener l'eau du petit lac Miron. Elle s'était heurtée à une opposition tenace. Les dépenses, voyez-vous! Un travail sournois avait fait son oeuvre. Et comme toujours les contribuables payaient cher pour avoir écouté les mauvais conseillers.

Le feu avait éclaté à l'ancien hôtel C.P.R. et se communiquait lentement aux maisons voisines. Pas une brise de vent. Un simple filet d'eau eut été suffisant pour arrêter la conflagration. Il est bon de rappeler ces choses, car le sens social n'est pas notre vertu capitale.

25 octobre 1923: La lumière électrique nous revient. Cette fois, elle nous vient de Sturgeon-Falls. Les promoteurs de la première installation, qui ont perdu $3,000.00 dans la conflagration, se remettent à la tâche sans se décourager.

25 décembre 1923: Décès de Moïse Paquette, un de nos fondateurs. Il avait fait don du terrain de l'église.

1924: On construit l'aqueduc qui nous aurait tant servi lors de la conflagration de 1923.

Septembre 1925: Agrandissement et réparation du presbytère. En creusant la cave, on trouve à quatre pieds sous terre un commencement de solage—Mystère! Il n'y avait jamais eu d'autre maison. Je découvris plus tard que c'était bien le commencement des fondations du presbytère, construit par le Père Langlois, mais lors d'une visite de Mgr O'Connor, ce dernier avait modéré l'enthousiasme du curé et lui avait commandé de construire plus petit. Il n'y avait pas alors de Société Historique pour enregistrer les menus faits.

1er juin 1927: On exhausse le plancher du choeur de l'église. Ce qui lui donne une toute autre apparence.

Dans l'église paroissiale, ordination par Mgr D. J. Scollard, de l'abbé Alban Filiatrault, notre premier prêtre, enfant de la paroisse.

15 août 1928: Tragique accident à Lavigne. Monsieur le curé Dubuc se noie ainsi que Madame A. Lafrenière, ses deux enfants et Cécile Sylvestre.

10 juin 1929: Commencement de la construction de la salle paroissiale. Les paroissiens ont transporté le sable et la pierre. Le creusage se fait en une journée. Le solage est fait de ciment. On le termine un samedi soir à 11 h. 30.

25 août 1929: Ouverture de la salle paroissiale.

23 août 1931: Bénédiction du Calvaire au cimetière.

26 mai 1932: Paul Sylvestre, fils d'Alfred, est ordonné prêtre.

27 juin 1937: Corvée au cimetière. On installe une clôture en fer sur la devanture.

9 mai 1938: La vieille maison des Soeurs est démolie. Humble témoin de vingt-cinq années de labeurs et de prières de nos bonnes religieuses.

4 juin 1938: Ordination de R. Bélanger, c.s.v., à Joliette. Notre troisième prêtre.

Août 1938: Les Soeurs entrent dans le nouveau couvent. Entreprise un peu téméraire, basée sur une confiance absolue. La Providence du Bon Dieu ne nous a pas fait défaut. Tout nous tombe du Ciel. L'entrepreneur est Monsieur Aimé Pilon qui s'acquitte de sa tâche à la satisfaction de tous.

25 février 1939: Mort de Joseph Comtois, notre maître-chantre depuis trente ans. Quoiqu'aveugle, on peut dire qu'il ne fut jamais en retard.

27 aout 1939: Inauguration de l'orgue, don des Dames de la Fédération.

15 février 1941: X. Lachance, notre plus vieux citoyen meurt. Il avait 99 ans.

22 août 1942: Construction d'une grotte de la Sainte Vierge au lac Labrosse.

Enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants de M. Joseph Beaudry.

NOS VICAIRES: L'abbé A. Vaillancourt ..... 1934 à 1935
" H. Plouffe ..... 1935 à 1939
" W. Bradley ..... 1939 à 1943
" F. Blais ..... 1934 à

CROIX DU CHEMIN: Chez Pedro Paquette 1941
" Alex. Legault 1942
" Andy Casaubon 1943

RAPAILLAGES

Cimetière: Le premier cimetière était situé à l'arrière du presbytère actuel, exactement là où se trouve le vieux bâtiment. Il fut transporté à l'endroit actuel vers les 1900.

Le premier bout de trottoir en ciment fut posé devant le presbytère. L'on construisait alors en blocs, ce qui permettait à la gelée de faire son travail sans rien briser. Aujourd'hui, l'on construit le tout de plain-pied et, l'hiver suivant, la gelée brise tout. Le monde est si capable de nos jours!

Le premier pont en bois fut construit en 1893. Il fut emporté par la glace et remplacé, en 1904, par le pont de fer actuel. M. Z.-T. Aubin, de Sturgeon-Falls, était alors député au provincial.

Incendies: Trois incendies successifs des moulins à scie de Monsieur Ferdinand Pilon.

Conflagration de 1923. Toute la partie sud de la rue Principale à partir du magasin B. Girard, actuellement à Monsieur Goulet, jusque chez M. Castonguay.

14 décembre 1939, incendie de la beurrerie et du garage A. Desrosiers. Perte complète. 17 décembre 1939, on recommence la construction et le 4 mars 1940, la fabrique est prête à recevoir les clients. Rien n'y paraît.

Seulement cinq commencements d'incendies à l'église paroissiale depuis trente ans.

Automobilisme: En 1909, entrait le premier véhicule à traction mécanique. Monsieur Philias Boyer, le frère de Clément, en était le propriétaire. C'était une sorte de wagon sur roues ordinaires avec bandages recouverts de caoutchouc. Le traction se faisait au moyen de chaînes sans fin, sur les côtés. La vitesse maxima était de douze à quinze milles. On dit que le bruit de cette machine était formidable.

Vint ensuite le Ford d'Horace Bélanger. Puis les fameux "Empires" de MM. Bélanger et Girard. Cette marque d'autos était très résistante, témoin une plongée fameuse dans le crique du village dont doit se rappeler encore le docteur Coulombe.A un de ces "Empires" revient l'honneur d'un des premiers voyages à Montréal, par Mattawa, dont les héros étaient H. Bélanger, Girard, J. Robert et C. Guénette. Pour aller, six jours; retour, cinq.

Nos médecins: Nous en avons eu toute une kyrielle, et s'il y a encore des malades à Verner, ce n'est pas le nombre de médecins qui a fait défaut. Voici la liste: Dr Préseau, Dr Dafoe, vous voyez que nous avons failli avoir les petites Dionne! Les Drs Hurtubise, Charbonneau, Coulombe, Clairoux, Massé, Denis, Chopin. Et, "the last but not the least", le Dr V. Ménard, depuis une quinzaine d'années. Heureusement, les choses se sont stabilisées.

Premier conseil: Le canton de Caldwell a eu son premier conseil en 1893. Le premier maire fut Magloire Ménard. Le gros Magloire qui pesait plus de 300 livres. Voici la liste des maires qui se succédèrent:

Messieurs:	Magloire Ménard,	Messieurs:	Georges Demers,
	Médéric Robert,		Francis Saint-Amour,
	Elzéar Perron,		Joseph Leclair,
	Conrad Poitras,		Albert Gingras.

En 1923, lors de la construction de l'aqueduc, le village eut à se constituer en "Police Village" pour les travaux municipaux regardant seulement les résidents du village. Pour toute autre fin, par exemple les écoles, tout dépend du Conseil du Canton. C'est plus modeste de s'appeler "village" au lieu de "town" ou "city", mais c'est plus économique.

Familles anglaises: Durant les premières années, quelques familles anglaises s'établirent sur les terres. On mentionne un nommé Wealen, qui avait pris la terre où est Monsieur C. Lafrenière. Moore acheta de Wealen. Une autre famille du nom de Sullivan s'établit sur la terre de M. Denommée; Leslie, que les Canadiens appelaient "La sleigh", sur la terre de Noé Legault; Hanson, sur la terre d'Aldéric Saint-Amour. Et quelques autres, dans les rangs au sud. Elles ne restèrent pas longtemps. Je demandais à un vieux des renseignements sur les noms de ces familles. Il me

répondit: "Voyez-vous, on a pensé qu'ils ne resteraient pas longtemps et on calculait que c'était pas la peine de retenir leurs noms!"

Quelques-uns vinrent dans une autre circonstance mémorable, mais ce n'était pas pour prendre des terres. Les moins jeunes se rappellent la fameuse élection de 1917 sur la conscription, où une majorité de 1,200 voix pour Lapierre fut renversée par des votes de soldats d'outre-mer. Tous les officiers rapporteurs étaient des Anglais du dehors. Ils ne cachèrent pas leur morgue. Le soir, échauffourée en règle où les rondins jouèrent un rôle héroïque! Ces messieurs jugèrent bon de déguerpir sans laisser d'adresse. Un certain, même après une course échevelée d'un mille et demi sur le chemin de Lavigne, n'aurait obtenu sa liberté qu'en consentant à crier "Hourra pour Laurier!" Mais le jeu de rondin est toujours dangereux. Quelques jours plus tard, dix arrestations, procès et mille dollars d'amende.

Les condamnés s'en consolèrent en disant que ça valait ça pour la leçon!

Ecoles (commencement): La première école fut ouverte dans la maison actuelle d'André Beaudry. Cette maison appartenait alors à Paul Côté. L'institutrice fut Mlle M. Ricard. En 1891, l'on bâtit la première vraie école à l'angle nord-est de la terre de Monsieur O. Lafrenière. L'institutrice était une demoiselle Bringham, de religion protestante. Lui succéda Ludivine Gagné qui enseigna deux ans. En 1897, deux arrondissements se formèrent, l'un au village, l'autre dans le rang, à l'emplacement actuel, avec Mlle Gilbert comme institutrice. Le terrain de l'école publique du village fut donné par Monsieur Nadeau. En 1902, le Docteur Dubeau de Providence acheta la terre de Monsieur Nadeau. Il fit subdiviser une partie en lots de village jusqu'à la rue Queen et donna cinq lots pour un couvent. C'est l'emplacement actuel de l'école séparée.

La première maison construite dans cette division du village est celle de Monsieur Denis Sheffer, où demeure Arthur Bazinet. Denis Sheffer fut notre premier photographe. On en était encore au daguerréotype sur plaque de zinc.

COTE SOCIAL

Rien de parfait sur la boule ronde. A tout prendre, Verner n'a pas tant à se plaindre. Grâce à son esprit d'économie et à sa résignation peut-être un peu passive, il est douteux que nulle part ailleurs la crise de dépression ait été endurée avec plus de calme, et surtout avec déboursé moindre de la part du gouvernement.

Verner peut se considérer comme pionnier dans les mouvements coopératifs. Il y a trente ans, la paroisse possédait une forte coopérative pour la vente du foin, un comptoir d'achat et une caisse populaire qui fit jusqu'à $150,000.00 d'affaires. Mais le tout

devait s'écrouler lamentablement, faute de vrai sens coopératif chez ses membres.

Cette expérience n'est cependant pas en pure perte; elle servira, nous l'espérons, dans l'édification du nouvel ordre. On aurait dû commencer, alors comme aujourd'hui, par l'étude.

Nos cultivateurs ont décidé de célébrer le vingt-cinquième anniversaire de cette déconfiture en se remettant à la tâche. Cet hiver, six cercles d'études ont fonctionné à merveille; et quand chacun sera imbu du vrai sens social, basé sur la justice et la charité, l'on commencera quelque chose de pratique; pas avant!

Au point de vue social, une humble paroisse comme Verner a-t-elle tant à envier aux grandes villes? A part certains services spéciaux tels que hôpital, bibliothèque publique, instruction supérieure, nous avons à peu près tout: communications, service d'eau, de lumière, de téléphone, de télégraphe, chemin de fer, service de médecin. Toutes les primeures, qui nous arrivent du Sud. Du rationnement, à peine. Bon pain, bon beurre! Que voulez-vous de plus? Différentes sociétés pour répondre au désir de chacun. Amusements de choix pour les enfants, petits et grands. Magnifique patinoire libre. Salle paroissiale pour toutes nos manifestations: conférences, sections juvéniles, croisades, jusqu'à des séances de "Société historique."

Les temps modernes, tout de même, n'ont pas tout inventé. Qui ne se rappelle nos fameuses St-Jean-Baptiste d'avant la venue de l'automobile, où l'on réunissait jusqu'à 5 à 6 mille personnes. Une fois entre autres, où nous avions souffert de famine. Vers les deux heures de l'après-midi il n'y avait plus ni pain, ni biscuits, ni bananes chez le boulanger et dans les magasins. C'était au temps de la première guerre. Bourassa devait être l'orateur principal. Jusqu'aux correspondants des journaux de Toronto qui nous avaient fait l'honneur de venir fêter la St-Jean-Baptiste. Le lendemain, en grosses manchettes, le "Toronto Star" portait ce titre flamboyant: "Verner, LA MECQUE DES CANADIENS-FRANÇAIS DU NORD". Il y avait bien quelques allusions aux "slackers" qui s'amusaient aux jeux de boules, aux centaines de jeunes gaillards qui auraient pu former de si beaux régiments, mais nous avons compris qu'ils ne disaient pas cela pour nous autres!

ECONOMIE: Voici un relevé, fait en 1936, du cheptel, de la production et de la valeur immobilière. Ce relevé fait en pleine dépression ne répond pas à la valeur actuelle. Il faudrait presque doubler les chiffres, du moins pour le cheptel et la production.

Chevaux de travail	331	à	125.00	41,375.00
Poulins	61	à	75.00	4,575.00
Vaches laitières	1260	à	45.00	76,700.00
Taures	862	à	15.00	12,920.00

Porcs	1135	à	10.00	11,350.00
Moutons	216	à	5.00	1,080.00
Volailles	8775	à	.75	6,581.00
Foin, tonnes	5676	à	7.50	42,570.00
Grain, minots,	91795	à	.50	45,997.50
Patates, poches,	36000	à	1.00	36,000.00
Autres légumes	20000	à	.50	10,000.00
				$289,148.50
			Valeur immobilière	507,485.00
				$796,633.50

Ce relevé est très conservateur. Il fut fait par moi-même dans un temps de dépression où l'on ne parlait que de taxes et de moratoire. Et les gens savaient qu'ils n'étaient pas à confesse!

Il n'est pas question ici de notre beurrerie modèle, non plus que de la porcherie qui abrite en moyenne 600 à 800 porcs à bacon. Il y a aussi la propriété immobilière du village:

Nos magasins,
Le système d'aqueduc,
Le système de lumière électrique,
Notre école du village possédant sept classes,
Huit écoles de campagnes.

Et nos institutions religieuses:

Eglise,
Presbytère,
Salle paroissiale, que couvre une assurance de $100,000.00.

N'y aurait-il pas de quoi faire rêver le père Paul Côté avec son petit champ de pois récoltés en 1883 et battus au fléau. Ce rapport est spécialement dédié aux déserteurs et aux dénigreurs de la Bonne Terre laquelle, mieux encore que toutes les industries au monde, sait dispenser à ceux qui l'aiment et la respectent, ainsi qu'à toute la race, la vie et la fécondité.

Ici, je tiens à exprimer très clairement une protestation énergique en présence d'une tentative qui reste pendante depuis quelques années et que nous n'avons pu encore détourner définitivement. Il s'agit de la route 17, dont le tracé traverse, au beau milieu, nos plus belles terres, sur une longueur de six milles; quand il serait si facile d'éviter un pareil dommage, en longeant la voie ferrée.

N'eût-on d'autre but que de déprécier les fermes et de créer de l'embarras à ses occupants, on ne pourrait mieux réussir.

Je vous le demande, Messieurs, est-ce là la manière de glorifier nos pères dans l'oeuvre admirable qu'ils ont accomplie ici? Si par malheur, le projet tel quel devenait une réalité, la Société historique restera le témoin de nos protestations et redira à nos descendants que, vers l'an 1944, les résidents de Verner n'étaient pas tous des imbéciles.

Quelques silhouettes

Ernest Beauchêne: Un des immigrés du Michigan, originaire des Bois-Franc, a tenu longtemps une écurie de louage. Très populaire chez les voyageurs de commerce, avant la venue de l'automobile, à cause de sa verve intarissable.

Il a aussi fait un gros commerce de foin, quoique ne sachant ni lire ni écrire. Il aurait fait un avocat redoutable. Rouge pur sang: malheur aux conservateurs qui lui tombaient sous la patte. Son concitoyen, le Père Poisson, qui était conservateur, a passé avec lui, de mauvais quarts d'heure.

Alex. Piquette: venait de St-Jacques, comté de Montcalm. Durant de longues années, postillon, il distribuait la malle rurale. Beau temps, mauvais temps, l'on rencontrait le Père Piquette, toujours à bride abattue. Dans les premiers temps de l'auto, il tenait tête aux Fords pour un bon demi-mille.

D'une force herculéenne, quoiqu'infirme. Il se servait d'une béquille. Un jour il avait à monter à cheval; quelqu'un, le plaignant de son infirmité, voulut lui présenter une chaise pour monter. Il mit la main sur la croupe de son cheval et sauta de l'autre côté. "Quien! dit-il, j'ai sauté trop loin!" Sa voix de stentor faisait trembler la monture.

Xavier Lachance: était venu de La Passe, P. Q. avec neuf garçons et trois filles. On retrouve de ses descendants un peu partout dans le Nord. Il est mort à 99 ans. Il avait fait la "drave" sur la Madawaska et l'Ottawa; il avait même conduit les "cageux" jusqu'à Québec.

Joseph Comtois: L'aveugle. C'est ainsi qu'on le nommait. D'une perspicacité prodigieuse. Il fut maître-chantre durant trente ans. Il était parvenu seul à apprendre la méthode Braille, en comparant les signes de la gamme et les tons de la messe du 6e ton qu'il savait par coeur. Il écrivit même tous les offices de l'année liturgique, ainsi que les textes latins. D'une ponctualité à toute épreuve, durant trente années, jamais on ne le prit une minute en retard. Un jour, je lui demandais: "Comment faites-vous pour savoir si je chante la messe du jour ou une messe de requiem". "C'est bien simple, dit-il, aux messes des morts, vous ne donnez pas la bénédiction." Je n'y avais pas pensé moi-même. — "Et s'il m'arrivait de donner la bénédiction, par mégarde?" — "Vous ne dites pas le Confiteor!"

Magloire Ménard: Un de nos premiers colons, premier maire de Verner. Il a demeuré dans la maison d'André Beaudry. Sa terre et ses bâtiments se trouvaient de l'autre côté de la Veuve. En été, la rivière était couverte de billots qui ren-

daient la navigation difficile. Le Père Ménard ne s'embarrassait pas pour si peu. Quoique pesant 300 livres, il sautait d'une bille à l'autre et s'en allait faire son train et revenait de même. Il avait une bonne poigne. Il jugeait que ce n'était pas la peine d'atteler la grise pour venir chercher sa marchandise. On l'a vu porter un sac de farine sous chaque bras. Il aimait à faire la jasette, et les gens prenaient plaisir à l'amuser. Il jasait, il jasait, se gardant bien de déposer ses sacs de farine. Trouvant que ça balançait mieux, il en prenait ordinairement deux. Quand il entendait la cloche: Ah! disait-il, il faut que j'aille dîner.

Mme V. Genest: décédée en 1928 — 29 ans organiste. Elle avait étudié chez les Dames Ursulines de Québec. Aussi, institutrice à 16 ans. Pleine de bonté, toujours serviable, ne comptant jamais ses fatigues. A chaque fête de l'année, elle nous préparait toujours quelque régal de musique religieuse.

Mme F. Pilon: La bonne Madame Pilon, que tout le monde aimait. Toujours à la tête des organisations, parce que l'on n'en voulait pas d'autre. Voyant à tout, s'attelant aux tâches les plus humbles. Quelle délicatesse! Quel dévouement!

Marie Lacombe: Vous rappelez-vous la vieille Marie de 1914? Elle venait de L'Assomption. Elle se plaisait à répéter qu'elle avait été 25 ans au service de la Seigneurie Faribeault, c'est-à-dire qu'elle n'était pas tout à fait jeune fille. Quand elle vint au pays, c'était la première fois qu'elle prenait les "gros chars". La mode ne l'avait jamais étouffée. Servante pas toujours commode, mais combien fidèle et dévouée, et charitable! De ses épargnes, elle fit instruire un enfant pauvre qui devint prêtre. Le bel ostensoir d'or de notre église est un don de sa discrète générosité. N'est-ce pas que la petite histoire nous découvre des perles précieuses?

Israël Lepage: Un respectable vieillard, qui avait créé toute une sensation en venant coloniser avec ses huit filles et son seul garçon, Hormisdas, notre aimable concitoyen. Le père Lepage était ce que l'on pourrait appeler, "l'homme pas pressé". Le premier rendu pour la messe, le dernier parti. Et beau temps, mauvais temps, le jeune Midas s'exercait à la patience, en attendant dans la voiture.

Madame Lécuyer (mère de Mgr): Jolie vieille, même sur ses 80 ans. Elle était venue avec son époux demeurer au presbytère chez son fils Alphonse, alors curé de Verner. Elle était **dépareillée** dans l'art culinaire. Tous les prêtres la connaissaient et l'aimaient. Elle avait acquis une sorte de parentée spirituelle avec eux. Il lui arrivait parfois de tutoyer les plus jeunes, et à la fin tout le monde l'appelait "Mémère". Ce qu'elle leur en a fait de douceurs et de petits mets!

Pierre Demers: Un autre imigré du Michigan et un des premiers à s'établir dans la concession de Kirkpatrick. Petit homme robuste et d'une volonté de fer, ce n'est pas lui qui a fait vivre les médecins. Il extrayait lui-même ses dents cariées. Un jour il imagine un plan un peu rudimentaire mais radical. Il attache sa dent malade à un fort ligneul; à l'autre bout de la corde, il attache une solide barre de fer (crowbar) et la lance dans le vide. Dans ses dernières années, il était retiré au village, en face de l'église. Il avait remarqué que l'on retardait un peu pour faire sonner les glas. Avant de mourir, il dit à ceux qui l'assistaient: "Vous direz au Curé qu'il n'attende pas que le sarrazin soit mûr pour faire sonner mes glas."

Moïse Ducharme: Le père Moïse, comme on l'appelait. Il fut longtemps cultivateur, puis s'en vint résider au village. Il fut plusieurs années bedeau de la paroisse. Un peu vaillant, il n'avait pas son pareil comme "grimpeux" dans les corvées de levage de granges. Plusieurs années après l'échauffourrée de l'élection de 1917, je retrouvai dans le fond de ma bibliothèque un rondin en bouleau, taillé en forme de massue. Je me rappelai l'usage que le père Moïse avait dû en faire ce soir-là. Il m'arrive après l'Angélus et me dit: "J'sais pas si c'est administrable, mais y en a un d'étendu à l'hôtel. "J'pense que c'st'in jaune." Je m'emparai du rondin et défendis au père Moïse d'aller se montrer au village pour le reste de la soirée. Je crois bien lui avoir sauvé $100, ce soir-là!

Onésime Rémillard: Le vieux "Lésime" comme on l'appelait, mort à 83 ans. Trappeur incorrigible, qui, jusqu'à la mort, garda la hantise des grands bois.

Napoléon Dalcourt: Le paroissien le plus éloigné de l'église. Presque toujours un des premiers arrivés à la messe par des chemins impraticables. C'est dans cette concession que les mauvais chemins ont duré le plus longtemps, puisqu'ils le sont encore. Monsieur Dalcourt est déjà venu faire baptiser à pied, emportant le bébé dans un panier.

Bernard Benoit: décédé en 1930, figure très sympathique. Enfant de J.-M. Benoit, notre aussi sympathique agent de gare durant 25 ans. Bernard connaissait tout le monde et s'intéressait aussi à tout le monde. Il aurait passé des heures à jaser avec des vieillards; ce qui tranche déjà passablement sur la moyenne des enfants. Il mourut à l'âge de 14 ans, d'une longue maladie de coeur et avec une résignation admirable.

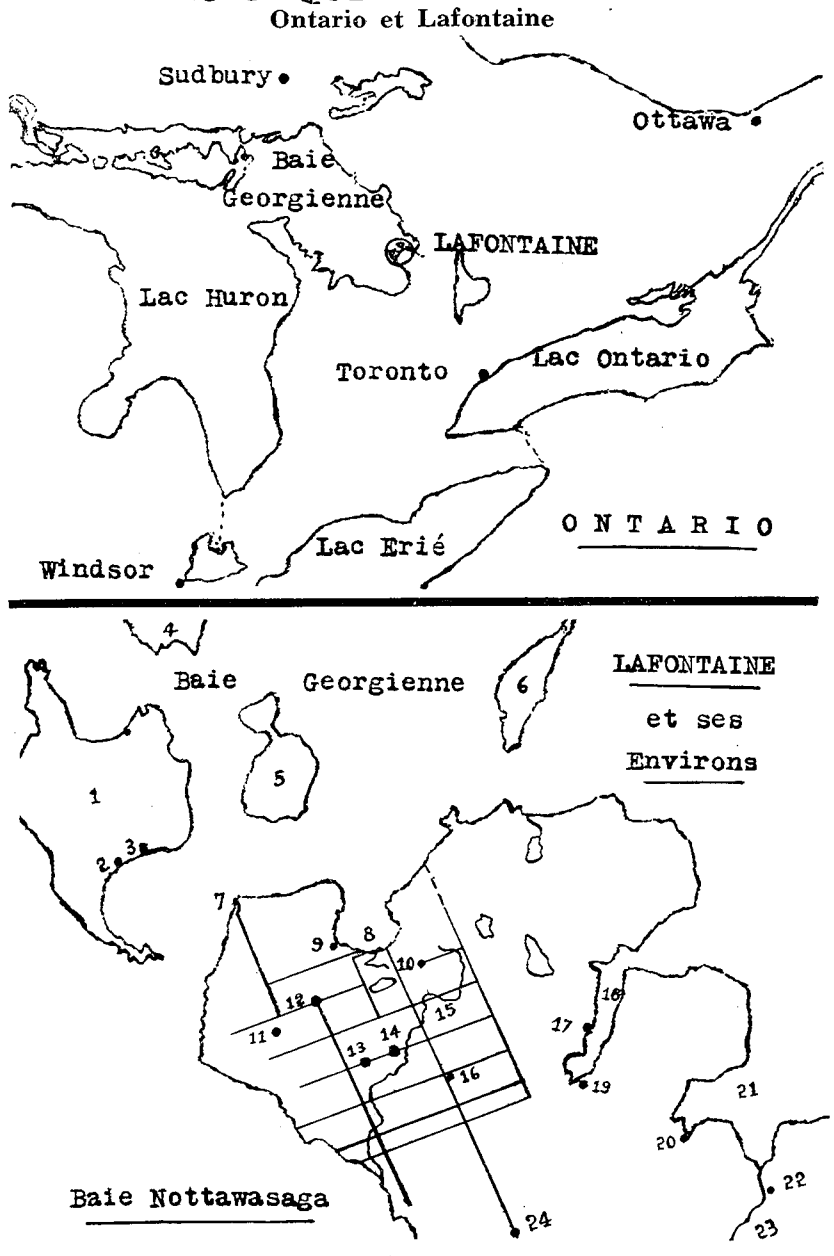
REVEREND CHARLES LANGLOIS: fut curé de Verner de 1895 à 1902. Puis curé de Sturgeon-Falls jusqu'à sa mort en 1919. Très digne prêtre, il fut pour nous un chef éclairé dans tou-

tes nos questions nationales. Il ne craignait pas de parler franc et net quand il était consulté. Un jour que l'on proposait la parade de la St-Jean-Baptiste à Sturgeon-Falls, il dit publiquement: "Le défilé ne passera pas sur la rue Principale, à moins que l'on ne mette du français sur les devantures des magasins. Il fallait voir ça durant la semaine qui suivit, un vrai ménage, quoi! Il avait parlé, c'était tout. Avant que le collège de Sudbury fût fondé, il avait déjà pensé à un collège classique à Sturgeon-Falls. Mais quand les Pères Jésuites choisirent Sudbury, il accepta volontiers cette décision, et il s'y dévoua de tout coeur. A sa mort, il laissa au collège tous ses biens pour l'instruction des jeunes de la région; ce qui prouve que ceux que l'on se plaît aujourd'hui à appeler "les vieux" ne comprenaient pas trop mal leurs devoirs envers leur petite patrie.

Je vois que mes silhouettes sont incomplètes, je n'ai pu trouver un vrai maquignon. S'il m'était permis de parler des vivants, Tit-Rouge Robert aurait certainement sa place. Et combien d'autres figures intéressantes qui ajoutent un quelquechose de "Pas pareil" à la vie un peu monotone d'une paroisse de campagne. Les frères Alcide et Noé Desrosiers, par exemple! Et notre bonne Soeur St-Alfred qui s'est si bien identifiée à l'église paroissiale. Et combien d'autres! je conterai cela dans 25 ans. Donc, au revoir, à 25 ans.

HISTORIQUE DE LAFONTAINE

Ontario et Lafontaine



Explication de la carte géographique

1. Ile Saint-Joseph des Relations des Jésuites.
   Aujourd'hui, Ile aux Chrétiens: réserve d'un groupe d'indiens Odjibwés.
2. Village indien d'aujourd'hui.
3. Fort Sainte-Marie 2, bâti en 1649 par les Hurons réfugiés sur l'île.
   Il fut abandonné l'année suivante. Reconstruit, il est devenu un "site historique".
4. Ile au Géant (anglais: Hope Island).
5. Ile Ronde (anglais: Beckwith Island).
6. Ile Travers (anglais: Giant's Tomb). Le nom d'Ile Travers vient de la position qu'elle occupe à l'entrée de la Baie du Tonnerre. Pour les pêcheurs qui descendaient du nord en longeant la côte de la Baie Georgienne, cette île paraissait en travers de l'entrée de la Baie du Tonnerre.

   Le nom de Giant's Tomb vient d'une légende huronne d'après laquelle un géant fut enseveli sur son plateau qui, de certains côtés, garde la forme d'une tombe.
7. Pointe aux Cèdres... endroit de traverse à l'Ile aux Chrétiens.
8. Baie du Tonnerre.
9. Lieu où s'établit Louis Labatte en 1834.
10. Côte des Champagne.
11. Saint-Joseph de Carhagouha où le Père Joseph Le Caron célébra la première messe en Ontario, le 12 août 1615.
12. Laurin.
13. Lafontaine.
14. Lieu où s'établit Louis Deschenaux, en 1830, le premier colon de la place. Sur le coin sud-est de son lot, le Père Alexis, Capucin, fit ériger une croix du chemin.
15. Le "Crique à Hark".
16. Randolph, nom d'une famille anglaise qui opérait un moulin à scie au bout ouest de la treizième concession.
17. Lieu où débarqua Champlain pour rejoindre le Père Le Caron à Caragouha. Allocations de terrains faites par le gouvernement aux Voyageurs qui avaient pris part à la guerre de 1812. Aujourd'hui appelé "l'autre côté de la Baie" et marqué d'une croix.
18. Baie de Penetanguishene.
19. Ville de Penetanguishene.
20. Ville de Midland.
21. Baie de Midland.
22. Fort Sainte-Marie 1, poste central des missions des Jésuites dans la Huronie; aujourd'hui, lieu d'importantes fouilles.
23. La Rivière Wye.
24. Village de Perkinsfield autrefois appelé "La Chapelle" parce que desserte de Lafontaine.

Paroisse de l'Exaltation de la Sainte-Croix de Lafontaine

par M. Thomas Marchildon, prêtre-curé (1)

Il est assez rare de rencontrer des personnes qui savent qu'un établissement de Canadiens français existe, depuis plus de cent ans, au sud de la Baie Georgienne. Quant au village de Lafontaine, c'est toujours une surprise d'en entendre parler par des gens du dehors, tant il est peu connu ... Il y a quelques années, l'auteur de ces lignes suivait, à Montréal, une retraite donnée à des prêtres. Près de l'entrée pendait un tableau où était inscrit le nom des retraitants ainsi que leur adresse et le diocèse auquel ils appartenaient. J'y vois mon nom: adresse, Lafontaine ... diocèse ... Timmins, Ontario. Et si encore c'eut été la première fois qu'on imposait pareil déménagement à mon cher village! Aussi j'ai cru bon d'inclure dans ce récit une carte pour le localiser dans l'esprit du lecteur ...

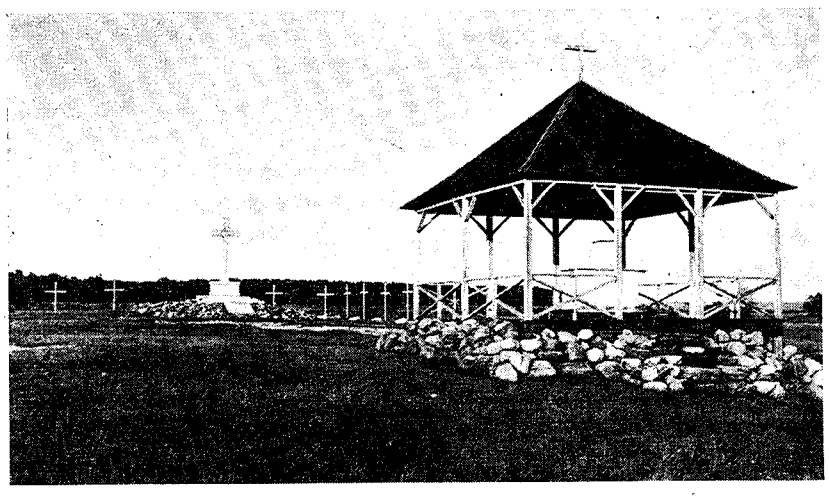
Géographie: La paroisse de l'Exaltation de la Sainte-Croix de Lafontaine est située dans le comté de Simcoe et comprend l'extrémité nord-ouest du canton de Tiny (2). Elle fait partie du diocèse de Toronto, à cent milles au nord de cette ville. Au sud, elle rencontre la paroisse de St-Patrice de Perkinsfield, à l'est, celle de Ste-Anne de Penetanguishene, au nord, elle fait face à la Baie Georgienne et à l'ouest, à la Baie de Nottawassaga. En général, son territoire a l'aspect d'un plateau descendant vers le sud-ouest et sillonné du Nord-est au sud-ouest d'une vallée qui le sépare en deux parties assez égales. Au fond coule "le crique à Hark", Hark's Creek. Ce plateau se termine au nord et à l'ouest par des falaises qui s'élèvent, par endroits, à une hauteur prodigieuse. C'est sur "la Côte des Champagne" au nord-est qu'il faut voir la paroisse pour en saisir la beauté: à nos pieds, tous ces carreaux de terres comme un grand damier; au bas des falaises, la grande forêt qui court jusqu'aux grèves baignées par des eaux vertes comme des mers; de l'autre côté de la Baie de Nottawassaga, la chaîne des Montagnes Bleues qui se perd dans l'horizon du couchant vers la péninsule de Bruce; et au milieu, l'Eglise qui élève son fin clocher vers le ciel.

(1) Travail donné devant les membres de la Société Historique du Nouvel-Ontario, au collège du Sacré-Coeur, Sudbury, le 25 avril 1944.

(2) Dans son histoire du Comté de Simcoe, M. Hunter écrit: "En 1793, le gouverneur Simcoe donne au comté le nom qu'il porte aujourd'hui ... non pas en son propre honneur, mais en l'honneur de son père, le capitaine Simcoe". Trois cantons au nord du comté de Simcoe portent les noms de Tiny, Tay et Flos. On dit que ce sont les noms de trois petites chiennes de Lady Simcoe. Ainsi pour plaire à cette Lady, on a affligé notre canton du nom d'une caniche.

Histoire: L'historique de Lafontaine a ceci de particulier qu'il se déroule sur le fond d'une des grandes tragédies de l'histoire canadienne: la destruction de la Huronie. En effet, Lafontaine est au vieux pays des Hurons. Les anciens de la place parlent encore des caches de morts découvertes sur les côteaux sablonneux. Même aujourd'hui, les habitants déterrent des calumets, des tomahawks: reliques du massacre et de la dispersion des Hurons par les Iroquois en 1649. Le Père Joseph Le Caron, Récollet, fut le premier missionnaire à s'aventurer en cette région. Il y arriva quelques jours avant Champlain. En présence de celui-ci, il dit la messe à Carhagouha, le 12 août 1615. A Lafontaine revient donc l'honneur d'être l'endroit où la première messe fut dite en Ontario. Les Chevaliers de Colomb y ont érigé une grande croix de granit pour en perpétuer le souvenir. Rien ne pouvait mieux convenir, car Champlain avait écrit: "En le 12e jour d'août, le R. P. Joseph célébra la sainte messe et il y fut planté une croix." Ainsi la vieille croix de bois, élevée à Carhagouha plus de trois cents ans auparavant et disparue depuis longtemps, renaissait au même lieu sous une forme nouvelle et plus durable. Le 8 août 1922, Mgr McNeil, archevêque de Toronto, dévoila cette croix au milieu d'un violent orage de vent, de pluie et de tonnerre.

En 1625, les Pères Jésuites acceptèrent des Récollets l'invitation de venir à leur aide dans les missions de la Huronie. Ainsi nos saints Martyrs ont dû parcourir souvent le territoire de La-



Saint-Joseph de Carhagouha où le Père Joseph Le Caron, récollet, dit la première messe en Ontario, le 12 août 1615.

fontaine, car celui-ci n'est qu'à douze milles du Fort Sainte-Marie. En plus, c'est à travers ces grandes forêts que les restes de la nation huronne, sous la direction du Père Ragueneau, S. J., s'enfuirent des Iroquois vers la Pointe aux Cèdres pour se rendre sur l'île Saint-Joseph, aujourd'hui Ile aux Chrétiens. L'année suivante, 1650, ils jugèrent plus prudent d'abandonner cet abri temporaire pour se réfugier à Québec. En même temps, ils quittaient pour toujours leur pays devenu un désert jonché de ruines. C'était la fin de la Huronie (3). Et, pendant plus de cent cinquante ans, l'Histoire a fermé ses pages sur cette région.

Nom: Les premiers habitants donnèrent à l'endroit le nom de Sainte-Croix. A n'en pas douter, c'était une véritable inspiration, venant de gens qui ignoraient tout de son passé. La première église fut dédiée sous le vocable de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Aucun autre titre ne pouvait mieux lui convenir. Car c'est en ce lieu que la croix du Christ fut exaltée pour la première fois dans le Haut-Canada. Plus tard, le bureau de poste fut appelé Lafontaine en l'honneur de l'homme d'état canadien-français du même nom. Peu à peu, le nouveau nom remplaça celui de Sainte-Croix dans le langage courant du peuple. Si bien qu'aujourd'hui, on n'entend plus que quelques anciens qui, sans s'en apercevoir. se servent encore du nom béni de Sainte-Croix.

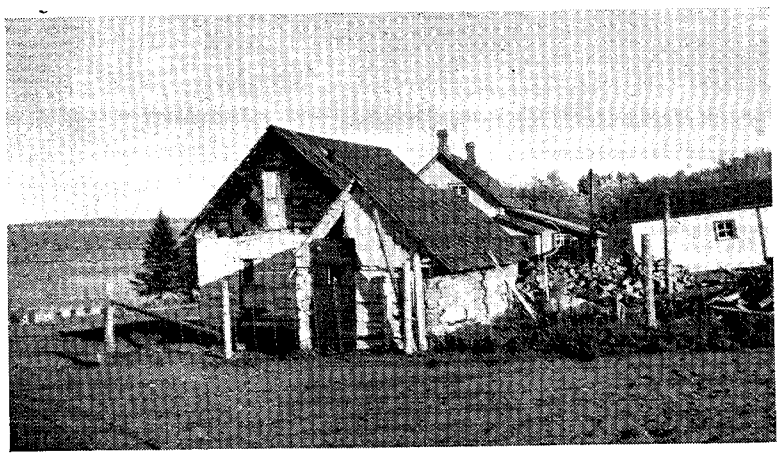
Population: Les ancêtres des habitants actuels venaient tous du Bas-Canada, la plupart directement. Des comtés de Vaudreuil et de Soulanges: les Beauchamp, les Pilon; de St-Anicet, de l'autre côté du Fleuve: les Charlebois, les Chrétien, les Leblanc, les Quesnelle; de Joliette et de ses environs: les Beausoleil, les Desroches, les Laurin, les Marion; de Batiscan: les Brunelle, les Marchand, les Marchildon, les Maurice; de Ham-Sud, comté de Wolfe: les Robitaille.

D'autres y venaient indirectement. Des engagés de la Compagnie Nord-Ouest avaient, sous le nom de "Voyageurs", pris part à la guerre de 1812 "en haut des Lacs". Après le traité de paix, ils demeurèrent autour des postes militaires, surtout autour de celui de l'Ile Drummond. Mêlés aux Indiens, ils ne tardèrent pas à s'allier à des Indiennes ou à des Métisses. Ce n'est que beaucoup plus tard, après que l'Ile Drummond eût été reconnue territoire américain, que le Gouvernement songea à rapatrier ses anciens combattants. Il fut décidé de les transporter à Penetanguishene. Le premier groupe y arriva en 1828. En récompense de leurs services, ils reçurent les lots "de l'autre côté de la Baie". M. Osborne, dans son récit: "The Migration of Voyageurs from Drummond Island to Penetanguishene", nous dit: "In the wise provision of a paternal goverment they (les Voyageurs) were

(3) On peut bien appliquer à la Huronie ce qu'on avait écrit de l'ancienne Troie: "Fuit Ilium"; "Troie fut", ou encore emprunter l'expression du Père Potier: "Defuncta Huronia"; "La défunte Huronie".

granted, in lieu of their abandoned homes, **liberal allottments of lands** on the borders of Penetanguishene Bay . . . " Ces paroles, sans doute, étaient à la louange du Gouvernement d'alors. Mais ceux qui ont vu de leurs yeux ces "généreuses concessions de terrains" savent qu'elles consistaient généreusement en sable, en cailloux. D'autre part, ces aventuriers ne pouvaient se fixer sur des lots et surtout sur "les lots de l'autre côté de la Baie". Aussi, peu après, on en trouve dispersés de part et d'autre: à Holland Landing, à Owen Sound, et près de Sutton, au sud du Lac Simcoe. D'autres s'enfoncèrent dans les grandes forêts à l'ouest de Penetanguishene. Ce sont eux qui commencèrent à déboiser les premières terres de Ste-Croix. Le premier colon, Louis Deschenaux, y bâtit sa maison en 1830, à moins d'un mille à l'est du village actuel. Mais leurs descendants, fidèles à la vocation errante de leurs pères, ne s'attachèrent pas au sol. Si bien qu'aujourd'hui il n'y a plus qu'une ou deux terres à porter le nom de ces hardis "Voyageurs".

L'un d'eux, Louis Labatte, forgeron, s'embarquait, famille et bagage, à Penetanguishene pour se rendre "aux Montagnes Bleues", probablement à Meaford. Avant qu'il entreprît la traversée de la Baie de Nottawassaga, une violente tempête s'éleva. Un des deux cables qui retenaient son bateau à la remorque d'un petit steamer se brisa. On dut se réfugier sur l'Ile aux Chrétiens. Plus tard, le capitaine du steamer ordonna à Louis Labatte de débarquer ses effets parce que celui-ci refusait de reprendre le voyage en temps si mauvais. Une semaine après, Antoine Lacourse, un pêcheur, retrouvait la famille Labatte et se mit en frais



Maison de Louis Labatte, bâtie en 1834. A droite, au premier plan, l'étable.

de la ramener à Pénetang. Entre temps, la glace s'était formée. Le retour fut si lent et si pénible qu'on décida d'atterrir à la Baie du Tonnerre. C'était la veille de Noël 1834. Louis Labatte trouva l'endroit tellement à son goût qu'il y demeura jusqu'à la fin de ses jours. Depuis, bien d'autres ont été frappés du charme de "la Baie": la symétrie de ses pointes boisées, sa grève de sable blanc comme la neige, les îles de chaque côté de son entrée aux noms évocateurs: Ile Ronde, Ile du Géant, Ile de Travers et, au large, au milieu de l'entrée, les "Watchers", gardiennes de ce paradis terrestre. Ainsi les touristes n'ont pas tardé à envahir la plage de la Baie du Tonnerre. Les descendants de Louis Labatte n'ont jamais quitté leur Baie.

Les Canadiens français de Lafontaine ont conservé leur langue... pas un français parfait. La merveille, c'est qu'ils le parlent. Ils ont conservé certaines coutumes de la vieille province. Ils en ont perdues, cela s'entend, soumis, comme ils le sont, à l'ambiance anglaise et séparés du Québec depuis plus d'un siècle. Ils sont tous catholiques.

A partir de 1878, un mouvement d'exode saisit la paroisse. Les esprits étaient tournés vers les provinces de l'Ouest qui venaient de s'ouvrir à la colonisation. Une quarantaine de familles émigrèrent vers le Manitoba et le Minnesota. Les Anglais en profitèrent pour envahir le "French Settlement". Ils étaient si assurés de s'emparer des terres défrichées par les Canadiens français qu'ils se permirent les propos les plus désobligeants à leur adresse, se vantant, par exemple, qu'ils réussiraient un jour à prendre l'église, alors toute neuve, pour en faire une grange et une étable commune. Mais c'est le contraire qui arriva. Par la force conquérante des berceaux, les nôtres reprirent, une à une, les terres passées aux noms des "étrangers". Si bien qu'aujourd'hui, sur les limites de la paroisse, il n'en reste plus qu'un seul et celui-là est converti à notre foi... est marié avec une Canadienne française... et parle passablement notre langue.

2. TEMPS HEROIQUES.

1) Ste-Croix: Mission de Penetanguishene.

A partir de 1830, les colons de Ste-Croix se rendaient à Penetanguishene pour assister à la messe et recevoir les sacrements: trajet, pour plusieurs, d'une dizaine de milles par des routes impraticables, et toujours à pied. Cet état de choses persista pendant 20 ans. En effet, c'est en 1850 que la mission de Ste-Croix fut établie par le P. Charest, prêtre missionnaire à Penetanguishene. D'après le curé Michel, il "venait de temps en temps donner des stations à Ste-Croix", probablement dans la maison d'un des habitants. Le Père Charest était né à Ste-Anne de Batiscan. Il arriva à Penetanguishene en 1837 et retourna aux Trois-Rivières, où il mourut en 1854. Sa présence à Penetanguishene expli-

que la venue d'un bon nombre de Canadiens de Batiscan et de ses environs. Les années pendant lesquelles il exerça son ministère à Penetanguishene correspondent à une immigration intense dans la région de Ste-Croix.

2) Ste-Croix comme Paroisse.

Au Père Charest avait succédé le Père Ternet comme prêtre missionnaire à Penetanguishene. Il dut continuer à desservir la mission de Ste-Croix. Toujours est-il qu'en 1856 il y avait une église. C'était une bâtisse en pièces de 30 par 40 pieds. En voici l'acte de dédicace: "L'an mil huit cent cinquante-six, le dimanche, sept septembre, par le pouvoir que nous a donné Mgr le Comte de Charbonnel, évêque catholique romain de Toronto, nous, Claude Antoine Ternet, prêtre missionnaire à Penetanguishene, avons bénit solennellement l'église de Ste-Croix, sous le glorieux titre de l'Exaltation de la Ste-Croix de N.S.J.C., en présence d'un grand nombre de fidèles accourus à cette imposante cérémonie de la région". Sign. Claude Ternet, prêtre missionnaire". Dans cet acte, le Père Ternet s'inscrit comme prêtre missionnaire à Penetanguishene, mais le 8 mars 1857, dans l'acte de baptême d'Amable Boissonneau, il s'intitulait prêtre missionnaire à Ste-Croix. Ainsi, dans cet espace de trois mois, des événements de grave importance s'étaient passés à la mission de Ste-Croix. Elle était devenue une paroisse à la charge du Père Ternet.

La bénédiction de la nouvelle église fut l'occasion d'ouvrir "les registres" de la paroisse ... un seul livre, mince, de grand format, où tous les actes sont entrés à la suite, et, pour cette raison, appelé le registre "mêlé". Le Père Ternet était de France et, ignorant la langue anglaise, il avait rédigé tous ses écrits en français. Au jour même de la dédicace, deux enfants furent baptisés: Marie-Agathe Bailey et Joseph-Zéphyrin Perreault.

Le 12 janvier 1857, le Père Ternet bénit le mariage de Xavier Tessier et de Célina Desroches. Le premier décès fut une mort subite. Le 9 février, Angélique Cadotte, veuve de Pierre Lépine, fut trouvée morte dans sa cabane. Elle était âgée d'environ 95 ans. Son corps fut inhumée à Penetanguishene, car il n'y avait pas encore de cimetière à Sainte-Croix. Le 22 février, François Trottier mourut. Une fosse fut bénite dans le terrain qui devait devenir le cimetière. Le 12 avril, le jour de Pâques, le Père Ternet, par pouvoir délégué, bénit solennellement le cimetière "où doivent reposer les défunts jusqu'à la résurrection générale". Le 14 juin, jour de la Fête-Dieu, eut lieu la première procession du Saint-Sacrement. Le 16 août, solennité de l'Assomption, treize garçons et six filles firent leur première communion. Parmi ce nombre, se trouvent les noms suivants: Théophile Brunelle, William Lacourse, Hector Marchildon, Joseph Maurice, Joseph Marchildon ...

Salomon Vallée et Antoine Lafrenière avaient donné au Père Ternet le terrain de l'église, à peu près une quinzaine d'arpents. En récompense, ceux-ci eurent droit à un banc d'église, leur vie durant.

Soudain, avant même la fin de cette année, les pages du registre mêlé se ferment avec l'explication suivante: "Le samedi, 10 octobre 1857, dans l'église de Sainte-Croix, à la messe, Monsieur Janot, prêtre missionnaire à Barrie, délégué par Monsieur Bruyère, vicaire général du diocèse de Toronto, ayant annoncé que Monsieur Lebeaudy est nommé missionnaire de Penetanguishene et "de ses dépendances" nous, Claude-Antoine Ternet, prêtre soussigné, avons cessé en ce jour, de droit et de fait, nos fonctions ecclésiastiques de missionnaire à Ste-Croix. Que le Seigneur répande ses bénédictions célestes sur le nouveau missionnaire et sur toute sa mission: Claude Ternet, prêtre . . . "

Ainsi Sainte-Croix redevenait "une dépendance" de Penetanguishene, autrement dit, une mission. Pendant quatre ans, tous les actes de paroisse sont enregistrés dans les livres de l'église Ste-Anne. Et le Père Ternet disparaît de la scène sans laisser la moindre indication de l'endroit où il a continué son ministère.

Le Père Lebeaudy, lui aussi de France, venait de temps en temps célébrer la messe à Ste-Croix. Mais, le dimanche, les colons devaient marcher jusqu'à l'église-mère. Ce qui se continua sous le Père Kennedy qui avait remplacé le Père Lebeaudy en 1860.

3) Le Curé Gibra:

Mais voici qu'en 1861 le registre mêlé ouvre de nouveau ses pages avec le baptême de Basilisse Lamoureux, accompli le 11 octobre. En effet, le Père Gibra venait d'être nommé curé de Ste-Croix. Il le dit lui-même au registre des mariages: "Nous, Louis Etienne-Marie Gibra, ayant été nommé "pasteur" de Ste-Croix (Lafontaine) par sa Grandeur J. J. Lynch, évêque de Toronto, n'avons eu aucun mariage à célébrer depuis le 1er octobre 1861, jour de notre installation par le Révérend Doyen Jamot, jusqu'au 28 de janvier 1862."

Fait assez étrange, c'est que le Père Gibra continua le registre mêlé en français dans l'ordre que lui avait donné le Père Ternet, et cela jusqu'à la fin de l'année 1865. Alors, il commença des registres "séparés". Non seulement il rédigea ceux-ci en anglais, mais leur ajouta tous les actes du registre mêlé en anglais.

Il agrandit de 30 pieds l'église du Père Ternet et y ajouta une sacristie qui lui servait de logis. Et le curé Michel d'écrire: "C'était un brave et saint homme qui était fort mal logé".

C'est lui qui fit bâtir à Perkinsfield une petite chapelle sous le vocable de St-Patrice . . . sans doute à cause des Irlandais établis en cet endroit, et de fait, la première mention de St-Patrice

dans le vieux registre mêlé est faite le 4 octobre 1857, alors qu'il est question du baptême, par le Père Ternet, de James Devlin, fils de Charles Devlin "demeurant à la concession de St-Patrique" (sic). Mais, pour les colons de Ste-Croix, la nouvelle mission était simplement "La Chapelle", nom qui a persisté jusqu'aujourd'hui. Le curé s'y rendait le dimanche pour dire sa deuxième messe par des routes à travers les bois.

C'est de son temps que la première église fut bâtie sur l'Ile aux Chrétiens où un groupe d'indiens Odjibwés s'était fixé. Mgr Lynch de Toronto la consacra au culte le 1er septembre 1864. Le Père Hannipaux, S. J. en était le missionnaire.

Le nom du Père Gibra disparaît des registres à partir du 30 octobre 1871. Rien n'y est entré jusqu'à juillet de l'année suivante. Pendant cet interrègne, la paroisse fut administrée par les prêtres de Penetanguishene: MM. les curés Proulx et Kennedy, qui, selon le curé Beaudoin, avaient tant à faire ailleurs qu'ils ne pouvaient qu'y administrer les malades et y dire la messe de temps en temps.

Le Père Gibra continua son ministère à Barrie. Il mourut le 27 octobre 1896, à la Maison de la Providence, Toronto, où il s'était retiré deux mois auparavant. C'était un des prêtres venus de France avec Mgr de Charbonnel. Ses restes reposent dans le cimetière de St-Michel, à Toronto.

3.) Temps de construction et de progrès:

Au départ du curé Gibra, la paroisse de Ste-Croix gardait encore l'aspect d'une colonie aux prises avec les misères des premiers temps. Elle manquait de cadres définis avec ses habitants venus de partout, mal assortis et tout adonnés au travail opiniâtre d'arracher à la grande forêt quelques arpents de terre. La maison de Dieu était en rapport avec ces conditions de vie: bâtie en pièces, trop petite et sans presbytère. Avec le Père Michel, une nouvelle ère commence. L'année qui suivit son arrivée, il inaugure un programme de construction complet et dépense le reste de sa vie et sa fortune à le réaliser. Après lui, il n'était plus besoin de prêtres bâtisseurs à Lafontaine; le Père Michel avait tout bâti. Les paroissiens eux-mêmes, comme malgré eux, emboîtèrent le pas dans ce mouvement déclenché par leur curé. Un nouvel esprit rallia les âmes autour du clocher. En dehors de la paroisse, on regardait l'église et ses dépendances comme une merveille du diocèse de Toronto. Et même aujourd'hui, après 68 ans, elles ne sont pas trop déchues de leur première gloire.

I) Le Père Michel:

a) Le Père Michel avait écrit lui-même en 1884: "Vers le 18 juillet 1872, sur les ordres de Sa Grandeur Mgr Lynch, le Père Joseph Michel fut envoyé à Ste-Croix". Il était né à Montbellet,

(Temps de progrès et de construction)

M. le curé
Joseph Michel,
(1872-1889)

M. le curé Joseph Beaudoin
(1889-1904)

M. le curé Delphis Desroches
(1904-1908)

diocèse d'Autun, en France, le 14 septembre 1831, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Simple coïncidence, diront certains. Plutôt dessein de la Providence, dirons-nous, après avoir parcouru son oeuvre. Il arrivait à Lafontaine, âgé de 41 ans, homme robuste et bien taillé d'après ce que disent de lui les anciens. Il avait probablement hérité de biens qu'il employa largement au bénéfice de la paroisse.

b) Construction du presbytère:

Le Père Michel continua quelques mois à habiter la sacristie du Père Gibra. Mais en 1873, il décida de bâtir un presbytère. Il écrit: "Dans ce temps-là, les membres de la paroisse étaient grandement divisés pour savoir où bâtir le presbytère". Les uns auraient voulu le voir près de la vieille église, d'autres le voulaient sur la côte de Giroux. On raconte à ce sujet que François Côté avait, dans ce but, déboisé un lot à quelques arpents du coin de la côte de Giroux sur le chemin de Randolph. Et ce lot est toujours demeuré un "désert". Le Père Michel dut en appeler à Mgr Lynch qui se rendit sur les lieux mêmes et trancha le différend en faveur de la place actuelle. Et le curé Michel d'ajouter: "Enfin, après beaucoup de trouble et de discussion, il fut décidé de bâtir le presbytère à côté de la vieille église. Commencé en 1873, il fut achevé en 1874: maison en briques, mesurant 32 par 40 pieds, au coût de $3,000.00. C'est le presbytère d'aujourd'hui qui n'a pas changé ou peu s'en faut.

c) Construction de l'église:

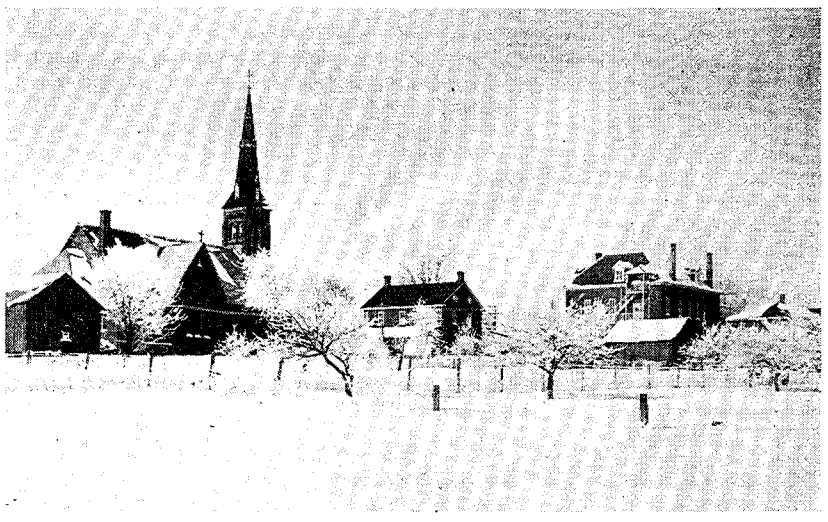
Le presbytère était à peine achevé qu'on se remettait au travail sur les plans d'une église qui est celle d'aujourd'hui. Commencée en 1874, elle ne fut achevée qu'en 1877. Bâtie en briques, mesurant 120 par 60 pieds, surmontée d'un clocher de 120 pieds, elle fut longtemps, dans le diocèse de Toronto, la grande église du Nord. Le Père Michel écrit: "Les paroissiens se sont montrés généreux pour bâtir le presbytère. Mais quand il s'est agi de bâtir l'église, la générosité a fait place à l'"ingénérosité". C'est le pasteur lui-même qui, avec l'aide des Brunelle, des Marchildon et de quelques autres généreuses personnes, a tout fait. C'est surtout la Providence de Dieu qui est venue à notre secours." Cette marque d'aigreur est probablement un écho des malheureuses divisions qui déchiraient la paroisse en ces temps. La pauvreté des habitants ne leur permettait pas de suivre leur curé dans ce mouvement de construction sans trève. Le Père Michel, en plus d'un endroit, est le premier à admettre la grande misère de ses paroissiens. A ce sujet, le Père Brunet écrit: "Le Père Michel, à bon droit peut-être, n'avait pas la patience avec les dettes". Cependant, la dette se payait. Dans un rapport de l'année 1876-77, donc l'année même de l'ouverture de l'église, il écrit ceci: "Reste dû sur l'église: $6,000.00. Il faut donc croire qu'il répugnait au

Père Michel d'ouvrir son église avec la moindre dette. Ces temps lui étaient restés sur le coeur. Huit ans après, en 1884, il ajoutait encore: "L'église a coûté énormément cher: $18,000.00. Néanmoins tout est payé. Et maintenant les habitants de Ste-Croix ont une belle église en briques de 120 pieds par 60.

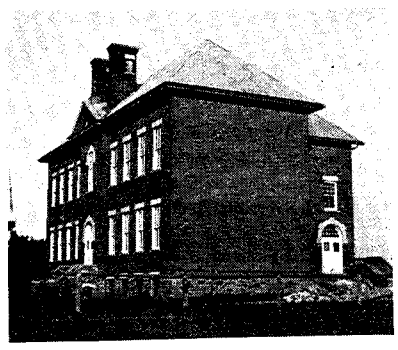
Il n'est pas rare d'entendre des étrangers demander pourquoi cette église est si loin du chemin. La raison est simple. L'église actuelle fut bâtie en arrière de l'ancienne pour permettre l'usage de celle-ci pendant les trois années que dura la construction de la nouvelle. Les pièces de la vieille église servirent à bâtir la forge de Simon Desrochers, aujourd'hui disparue. Fait assez étrange, les registres ne révèlent rien de l'ouverture et des cérémonies de la bénédiction. Cependant, elle fut étrennée par 91 nouveaux baptisés. Ainsi, l'année 1877 détient le grand record des baptêmes. Parmi ceux-ci apparaissent les noms de Joseph Ladouceur, Philippe Brunelle, Fabien Lacroix, Charles Vallée, Thomas Boyer, Thomas Laurin, Eugène Pauzé, etc...

d) Construction de l'église de Perkinsfield:

"Actuellement, écrit le Père Michel en 1884, on est à bâtir une belle église à St-Patrick pour remplacer la vieille structure en pièces. Quand cette église sera finie, ce sera encore une dépense de $4,000.00, et probablement, ou plutôt certainement, c'est le curé qui sera obligé de payer cette somme car les habitants sont pauvres et peu nombreux. Ils ont donné leur billet pour la valeur de $1,500.00, et encore ils ont quatre ans à payer, et l'église doit être payée le 1er octobre de la présente année, 1884. Néanmoins il fal-



Eglise, presbytère, couvent de Ste-Croix, vus d'en arrière, un jour de givre.



L'Ecole Séparée de Ste-Croix

lait bien bâtir, car la vieille masure ne convenait pas du tout à la célébration des Saints Mystères. En outre, elle est trop petite; impossible d'y loger le monde." Le nouvel édifice est l'église d'aujourd'hui mesurant 90 pieds par 40.

e) Construction du couvent:

En 1885, le Père Michel fit construire le couvent actuel. Il coûta $6,500.00 et, encore cette fois, c'est le curé qui en fit les frais. Les soeurs de Ste-Croix en prirent possession l'année suivante. Elles en firent même un pensionnat où un grand nombre de filles de la paroisse et des environs, même des protestantes y reçurent leur première éducation et une bonne formation.

f) Ecoles:

A l'occasion du mariage de Louis Messier et d'Angélique Gendron, le 19 janvier 1857, le registre "mêlé" mentionne Toussaint Moreau comme maître d'école à Ste-Croix. Il y avait donc une école en ces temps reculés. En 1886, le Père Michel réussit à fonder l'école séparée de Ste-Croix qui fut confiée aux soins des soeurs de Ste-Croix. Cette école de deux classes était tout à fait insuffisante. Aussi, peu de temps après, une troisième classe fut aménagée au couvent.

g) Dernières années et mort du Père Michel:

La santé du Père Michel laissait beaucoup à désirer l'année même où l'on construisit le couvent. Il dut accepter l'aide du Père Gibbons pendant presque deux ans. Le dernier hiver, il s'était retiré chez Casimir Brunelle qui demeurait en face du couvent. Au printemps, il revint au presbytère pour y mourir. Assisté de son ami, le Père Laboureau, il rendit son âme à Dieu, le 13 mai 1889, à l'âge de 58 ans. Il partait, son oeuvre achevée, et sans dette. Son corps repose sous l'autel de Ste-Anne. Une plaquette dont l'en-tête représente un Christ mourant redit à la génération d'aujourd'hui son admirable vie dépensée pour le plus grand bien des paroissiens de Ste-Croix.

2) Le Père Beaudoin:

De mai jusqu'à juillet, le Père Laboureau venait de Penetanguishene officier et administrer les affaires de la paroisse. Le père A.-J. Desautels vint de Montréal en juillet et repartit en octobre. En novembre 1889, à la demande de Mgr Walsh de Toronto à Mgr Fabre de Montréal, l'abbé Joseph Beaudoin vint et prit charge de Ste-Croix.

En 1891, sous sa direction, la commission scolaire fit ériger une belle école de trois classes, en briques, au coût de $2,800.00. Elle remplaçait celle du Père Michel qui, selon l'inspecteur du temps, n'était plus habitable. Cent cinquante élèves se présentèrent à l'ouverture des classes.

En 1892, le Père Alexis, Capucin, prêcha une retraite dans la paroisse, probablement la première. A la fin, une grande croix de bois équarri fut portée par les paroissiens et érigée sur le coin sud-est de la terre d'Eusèbe Duquette, héritier de Louis Deschenaux, le premier colon. Joseph Maurice en avait fait le don. Son fils, Albert la remplaça en 1922. A la fin de cette même retraite, le 8 octobre, le curé Beaudoin établit la Congrégation des Dames de Ste-Anne et la Ligue du Sacré-Coeur.

"Le 13 juillet 1893, écrit le Père Beaudoin, les Soeurs de Ste-Croix quittent le couvent et décident de ne plus revenir". Il n'en dit pas plus long, et pour cause. Si les Soeurs "décident de ne pas revenir", c'est que le curé avait d'abord décidé qu'elles ne reviendraient pas. Les commissaires d'école de cette année auraient pu en dire plus long. Le Père Beaudoin tint sa promesse aux commissaires de leur trouver d'autres soeurs, mais pas dans le sens où ceux-ci l'entendaient. Ainsi, en septembre 1896, les Soeurs de Saint-Joseph de Toronto prenaient possession du couvent et la charge de l'enseignement . . . en anglais. Et elles y demeurèrent 31 ans.

En 1904, le Père Beaudoin quittait Lafontaine pour le Bas-Canada. En 1905, il devenait curé de Lanoraie, comté de Berthier, où il mourut en 1909.

3) Le Père Desroches:

Pendant quelques mois, le Père Grant administra la paroisse. En septembre 1904, l'abbé Delphis Desroches devint le nouveau curé de Ste-Croix. Il était né en 1866 à St-Esprit dans le comté de Montcalm. Il souffrait d'une infirmité qui, en certaines circonstances, affectait beaucoup sa prédication. Sans doute, c'est une des raisons qui lui fit demander son rappel en 1908. Par la suite, il devint curé de Lavaltrie, puis de l'Epiphanie. Plus tard, il se retira dans ce dernier village et y mourut en 1941.

4) TEMPS MODERNES:

En commençant cette dernière partie de l'historique de Ste-Croix qu'on pourrait appeler les temps modernes, l'auteur de ces

lignes n'a nullement l'intention de se prononcer définitivement. Et ce pour deux raisons. D'abord, les faits rappelés sont encore trop récents. Ensuite, les prêtres en question sont encore tous vivants. L'histoire, même si ce n'est qu'une monographie paroissiale, doit toujours se proposer la vérité. Mais la vérité, surtout historique, ne perd rien à attendre. Au contraire, elle y a tout à gagner.

1) Le Père Brunelle:

En septembre 1908, Monseigneur McEvay de Toronto nomme M. l'abbé Philippe Brunelle, alors vicaire à Penetanguishene, curé de Ste-Croix, sa place natale. Il y était né en 1877, l'année de la dédicace de la présente église. Par son allure, par ses goûts, par son parler, il était demeuré l'homme du peuple, sociable et ami de tout le monde; un conteur intarissable sur les faits et les gens du passé. En bien des circonstances, on eut recours à son esprit conciliateur pour rétablir l'ordre et la paix. Il arrivait à Lafontaine au moment où l'église surtout commençait à montrer les ravages du temps. Les sept années de son ministère furent occupées à de nombreuses réparations. Il fit allonger la sacristie qui, depuis, sert de chapelle d'hiver; il installa le premier système de chauffage moderne à l'église; il changea la dîme de grain en dîme d'argent. Du coup la grange et la "grainerie" du Père Michel perdirent leur utilité. En général, il s'intéressa à tout ce qui pouvait améliorer les conditions de vie des habitants. En 1910, il joua un rôle important dans la construction de la présente école séparée, magnifique immeuble comme il s'en voit peu dans les paroisses de campagne. En 1926, cette école servit de modèle aux évêques de la province d'Ontario pour établir, devant le Conseil Privé d'Angleterre, le droit des catholiques d'avoir leurs écoles secondaires soutenues par leurs taxes tout aussi bien que les écoles élémentaires. C'est ce qu'on a appelé: "The Tiny School Case".

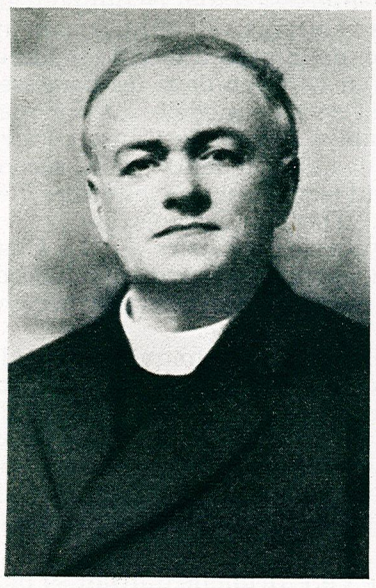
Au début de janvier 1909, l'église de St-Patrice ou "La Chapelle" fut séparée de Ste-Croix et devint une paroisse, d'abord, administrée par M. l'abbé Eugène Geoffroy qui, plus tard, devint Mgr Geoffroy, dans le diocèse de Timmins.

La fin du ministère du Père Brunelle à Lafontaine coïncida avec une cérémonie grandiose à laquelle s'intéressa toute la province de l'Ontario. Le 12 août 1915 marquait le tricentenaire de la première messe dite en Ontario par le Père Le Caron, Récollet. Cet événement unique fut renouvelé pour la première fois, sur le côteau sablonneux de Carhagouha dans la paroisse de Ste-Croix, et, en cette occasion, avec toute la solennité d'une messe pontificale.

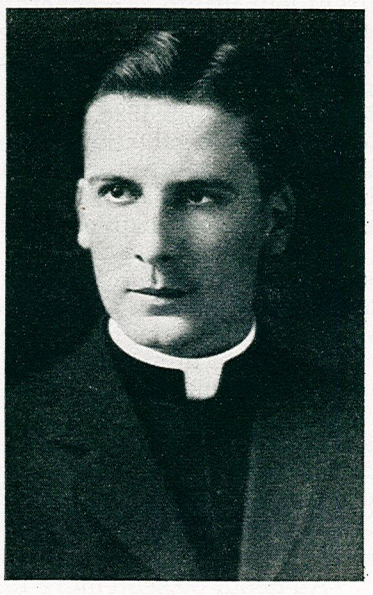
Au début de septembre 1915, le Père Brunelle quittait sa place natale pour prendre charge de la paroisse voisine, Ste-Anne de Penetanguishene. En 1938, à cause de maladie, il résigna son of-

(Temps modernes)

M. le curé Philippe Brunelle, (1908-1915)



M. le curé Henri Brunet,
(1915-1937)



M. le curé Thomas Marchildon,
(1937-)

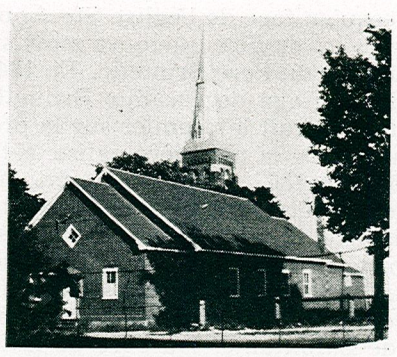
fice et se retira presqu'en face de l'église Ste-Anne.

Il serait à propos ici de dire quelques mots sur la famille et spécialement sur le père du Père Brunelle. En 1846, M. Théophile Brunelle naquit du mariage de Casimir Brunelle et de Caliste Marchildon. Son nom paraît le premier sur la première liste des premiers communiants de la première église, celle du Père Ternet, le 16 août 1857. En 1867, il épousa Emma Marchand. Deux caractères pouvaient guère être plus dissemblables: elle, si patiente et si conciliatrice, lui si bouillant et si cassant. Cependant ils firent bon ménage et surent se sanctifier ensemble. Et Dieu les bénit dans leurs enfants comme dans leurs biens. Par sa vigilance et sa ténacité, son domaine fut considéré comme un des plus beaux biens de Lafontaine. Au bord de la falaise, surplombant la grande forêt, il avait édifié une demeure qui faisait l'admiration des gens de l'endroit. A côté, se dressait le verger où se faisait l'essai des fruits rares. Mais l'exploit qui accrut considérablement son prestige dans l'esprit des gens, ce fut de tuer "le loup", une bête rien moins que possédée qui, par ses ravages, était devenue la terreur de la paroisse. Dieu le bénit aussi dans ses enfants. Parmi ses quatorze enfants, l'un devint le premier prêtre natif de Lafontaine. Deux de ses filles devinrent religieuses de Sainte-Croix. L'une, Marie de Ste-Clothilde, fut supérieure générale de sa communauté et détient actuellement la charge de supérieure provinciale. L'autre, Marie des Victoires, fut une artiste-peintre dont le talent enrichit la communauté de ses oeuvres. Celle-ci mourut en 1940, à l'âge de 53 ans. M. Théophile Brunelle a gardé jusqu'à la fin une grande simplicité de vie jointe à une grande foi. Selon le curé Brunelle: "Sa mort fut préparée comme peu le sont, grâce aux bonnes inspirations et aux soins religieux de son épouse dévouée. Pendant ses derniers mois, on ne le vit guère autrement que le chapelet à la main et la pensée de l'au-delà en vue."

2) Le Père Brunet:

Le Père Brunet, curé de Penetanguishene, succédait au Père Brunelle à Ste-Croix. Ainsi, les deux curés avaient simplement changé de paroisses. Le nouveau curé était né en Vendée, France, et avait été ordonné comme membre temporaire de la Société des Missionnaires de Montfort dont il sortit peu après. Il écrit: "La nécessité, comme aîné, d'aider à sa famille trop pauvre le força à accepter l'offre de Monseigneur de Kingston et plus tard de Toronto comme prêtre de paroisse, où il a l'intention de travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes".

Le premier dimanche, à Lafontaine, il prêcha en français et en anglais: ce qui causa tout un émoi. Il n'en continua pas moins à faire certaines annonces en anglais jusqu'à la fin. Les deux traits dominants de son ministère furent son indifférence devant



Salle paroissiale

le matériel et son sens aigu des besoins spirituels de ses fidèles. Il aurait cru manquer à son devoir s'il avait prêché moins d'une bonne heure tous les dimanches de l'année au grand désespoir de certains paroissiens et surtout des touristes qui n'y comprenaient rien. Il possédait le don de la parole à un degré supérieur. Il avait aussi l'art d'organiser des fêtes religieuses populaires. C'est lui qui peupla l'église de saints. Il érigea entre autres les statues des Saints Martyrs Canadiens et la nouvelle statue de la Ste-Vierge qui remplaça la vieille érigée par le Père Michel. Il fit renouveler les Croix du Chemin et fit renaître celle qui avait disparu, depuis longtemps, à Randolph sous la hache du fanatisme. Sous son pastorat, trois enfants de la paroisse furent élevés au sacerdoce: en 1928, l'abbé Marchildon; en 1932, le Père Alcide Desroches, Missionnaire de Montfort qui, le 23 mai 1941, s'est noyé à Haïti; en 1934, le Père Elie Charlebois, Clerc de St-Viateur, qui aujourd'hui est assistant-provincial à Montréal.

En 1927, les Soeurs de St-Joseph quittèrent Lafontaine. Le règlement XVII venait d'être aboli. Elles saisirent cette occasion pour justifier leur départ en alléguant le manque de sujets capables d'enseigner le français. Le Père Brunet ajoute: "La vraie raison, ce fut le manque de sympathie entre une population canadienne-française et une communauté à la langue et à l'esprit anglais". En 1930, à la demande de toute la population, les Soeurs de Ste-Croix venaient réintégrer le couvent que le Père Michel avait pour ainsi dire construit pour elles et reprendre charge d'un enseignement plus conforme aux désirs et à l'esprit des Canadiens français.

Le dernier jour d'octobre 1937, le Père Brunet, pour cause de maladie, quitta Lafontaine et se retira à Penetanguishene où il vit dans le recueillement le plus complet.

3) Le Père Marchildon:

Le 2 décembre 1937, l'abbé Thomas Marchildon, alors vicaire à New-Toronto, prenait charge de la paroisse, sa place natale.

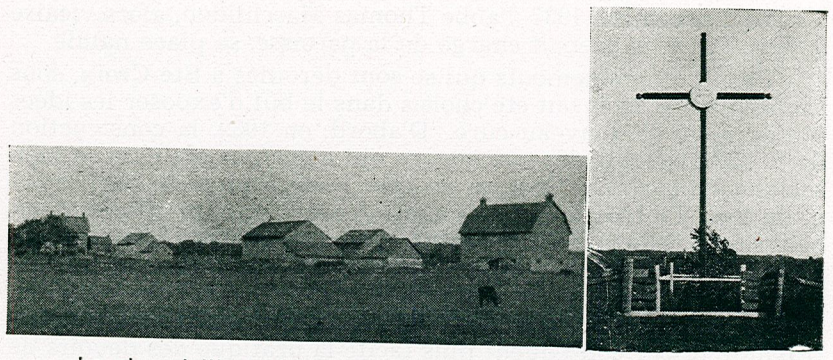
Parmi les événements qui se sont déroulés à Ste-Croix, sous son ministère, trois ont été choisis dans le but d'exposer les idées qui animent le nouveau curé. D'abord, en 1939, la construction de la salle paroissiale: une oeuvre qui a surtout pour fin le bien social de la paroisse. Ensuite, en 1941, la décoration de l'église (4) et en 1943, l'introduction du chant en commun aux offices: deux oeuvres de religion qui, en réalité, n'en font qu'une. Elles se complètent l'une l'autre. Les deux exercent leur influence sur les âmes au moyen de la beauté: l'une par la beauté des couleurs, l'autre par la beauté des sons. Les deux doivent rendre plus attrayante et par conséquent plus facile la pratique des devoirs de religion dans le saint lieu. Finalement, en 1942, le ralliement des Canadiens français du nord de Simcoe, journée inoubliable où les nôtres, en contact avec les délégués de l'Association Canadienne-Française d'Education d'Ontario, ont pu reprendre conscience de leurs valeurs nationales d'une façon plus éveillée et plus fière.

4) CONCLUSION:

En 1938, un bon nombre de paroissiens se groupaient en équipes pour suivre, à la maison, un cours de sujets religieux exposés dans la brochure, "Mon Héritage Catholique", écrite par le Père Brunet. C'était simplement un essai qui, cependant, fit prévoir le rôle que pouvait jouer le cercle d'étude en d'autres domaines d'intérêt paroissial. L'année suivante, l'idée de coopération fut introduite. Peu à peu, on comprit que le cercle, bien que libre, était nécessaire et que, pour arriver à des résultats, il devait marcher à l'année. Ainsi fut fondée, pour ainsi dire, une institution permanente: l'école des grands à la maison. Aujourd'hui treize de ces équipes, établies en différents endroits de la paroisse, comprennent la grande majorité des gens.

---

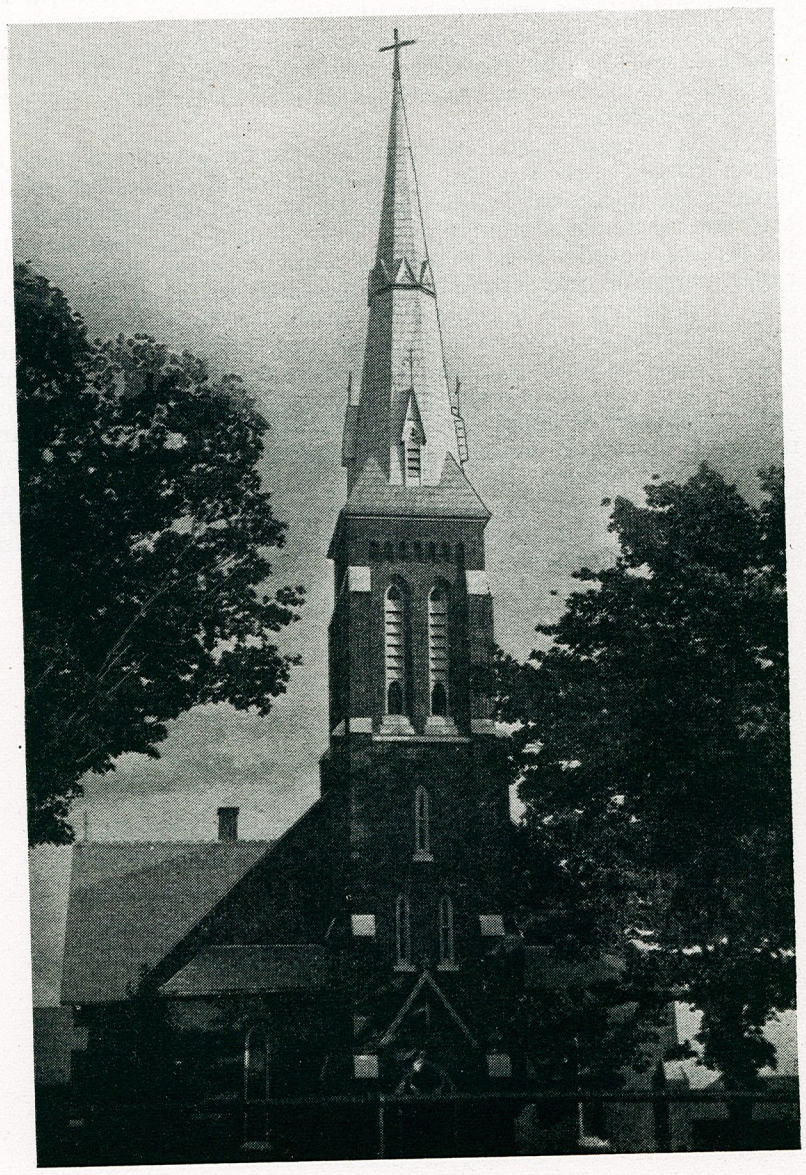
(4) Ici un fait se rattache à la décoration de l'église. Les murs de l'église étaient ornés de grands tableaux qui laissaient paraître le peintre-novice à gros grain. Comme ces toiles avaient été payées par des paroissiens encore vivants, on pouvait s'attendre à de légitimes protestations. De fait il n'y en eut aucune de la paroisse. Mais pour un moment j'ai cru qu'il en venait une du dehors. On avait décidé tout simplement d'enlever ces toiles et même de s'en servir pour recueillir le muresco des murs. Lorsque l'une d'elle en était remplie, on l'étendait sur l'herbe pour la nettoyer. Au pire de cet ouvrage, on m'annonce qu'une dame m'attendait. Aussitôt de me dire: "C'est certainement une "protestante". Je rencontre une dame étrangère. Elle m'apprend qu'elle est d'une grande ville des Etats-Unis, qu'elle est un amateur d'art, surtout de tableaux, que certains amis lui avaient fait promettre de se rendre à Lafontaine pour y voir des chefs-d'oeuvre dans l'église. Pour un instant vous comprenez mon embarras. Serait-ce possible que j'aurais saccagé des toiles de grande valeur! Mais je reprends vite mon aplomb. "Madame, venez les voir, nos chefs-d'oeuvre. Ils n'ont jamais été aussi beaux qu'aujourd'hui..." A ce moment, plusieurs de ces toiles étaient étalées sur le gazon. Dans une, à travers le muresco, sortaient des têtes de brigands qui voulaient représenter les apôtres. Sur une autre, des flammes du purgatoire où il n'y avait que des femmes. Devant ce spectacle, madame réalisa le tour que ses amis lui avaient joué. Elle dit: "Père, je crois que l'iconoclasme est permis... parfois."



La plus vieille croix de nos chemins. Elle s'élève sur le coin de la ferme natale de l'auteur.

Le mouvement, quoiqu'encore à ses débuts, a cependant déjà réalisé des oeuvres vigoureuses: caisse populaire, moulange coopérative, achats groupés d'engrais, de machines et de produits agricoles. Mais le grand succès jusqu'ici, du moins celui qui a contribué le plus à faire connaître le village le plus inconnu de l'Ontario, fut la culture des "patates" de semence. Inspecteurs d'agriculture et présidents d'associations agricoles se sont plus à redire publiquement que pour les patates de semence, Lafontaine tenait une place à part dans la province d'Ontario et comme quelqu'un disait: "La patate a mis Lafontaine sur la carte du Canada". Le point à retenir, c'est que le développement de cette culture et la perfection qu'elle a atteinte sont le résultat immédiat des cercles d'étude. Belle preuve que nos Canadiens, lorsqu'ils s'y mettent, sont au moins aussi habiles que les autres en agriculture spécialisée. Ainsi la coopération a eu pour premier effet de découvrir à nos habitants qu'ils ont de l'initiative, découverte des plus précieuses pour un endroit comme Lafontaine si exposé à l'ambiance anglaise. Aujourd'hui on n'est plus si tenté de jeter des yeux d'envie sur le voisin qui s'arrange bien. Sous ce rapport, le mouvement coopératif exerce certainement une profonde influence. Qui sait même s'il ne deviendrait pas, comme on l'a dit, un facteur de survivance française, facteur qui nous sauverait de l'abîme, toujours présent et toujours pressant, de l'assimilation dans lequel sont tombés tant des nôtres dans le nord de Simcoe.

Autre résultat qu'il n'est plus permis d'ignorer: l'existence et le bon fonctionnement des coopératives ont beaucoup contribué à infuser dans la paroisse un nouvel esprit, qu'on pourrait appeler esprit de solidarité sociale. Comme en tant d'autres paroisses de campagne, les Canadiens de Lafontaine, héritiers de l'individua-



Eglise de Lafontaine

lisme paysan, manquaient d'aptitude à interpréter leurs intérêts personnels en relation avec leur entourage, autrement dit, d'une façon sociale. C'est précisément un des points que le mouvement cherche à implanter dans ses membres et à exprimer en termes plus pratiques et plus étendus. Aussi il n'est plus rare de rencontrer dans la paroisse des exemples d'un bel esprit d'entr'aide et de collaboration.

Le crédit qu'on pourrait attribuer au curé serait d'avoir su découvrir quel précieux secours le mouvement coopératif apporterait à l'avancement religieux de la paroisse. C'est pourquoi il crut bon de lancer le mouvement. Lui-même a organisé, un à un, les cercles d'étude. Il ne manque aucune occasion de les encourager, persuadé que l'étude en groupe est le secret de toute réussite coopérative. Il a répandu à profusion brochures, revues, livres, journaux qui peuvent renseigner ses fidèles sur leur métier et ce, aux frais de la paroisse. La fin de cet historique peut paraître à certains un peu singulière. Cependant je suis convaincu qu'à l'avenir on ne pourra plus écrire l'histoire de la paroisse sans inclure la part qui revient au mouvement coopératif. Il semble donc, en ce moment, que Lafontaine soit à un tournant de son histoire. Ce n'est encore qu'une aube, il est vrai, mais une aube qui présage déjà le plein jour d'un esprit plus progressif, plus social et plus chrétien.

***

Section Généalogique (1)

FAMILLE LABERGE

— I —

Robert Laberge, baptisé en France en 1678, était le fils de Jacques de la Berge et de Marie Poitevin, de Colombière, évêché de Bayeux en Normandie. Il épousa Françoise Gausse au Château-Richer, le 28 mai 1663.

— II —

Guillaume, leur fils, baptisé à L'Ange-Gardien, le 3 mai 1674, épouse Jeanne Quentin à L'Ange-Gardien, le 14 février 1695.

— III —

Timothée, leur fils, baptisé à L'Ange-Gardien le 24 juillet 1704, épousa Marie-Anne Amelot à L'Ange-Gardien, le 4 novembre 1727.

— IV —

Louis, leur fils, baptisé à Beauport le 22 mai 1730, épousa Amable Merlot à Lachine, le 20 janvier 1755.

— V —

Louis-François-Régis, baptisé à Lachine le 24 octobre 1755, épousa en premières noces Catherine Ridde, en secondes noces Marie-Anne Augé à Châteauguay, le 5 août 1793.

— VI —

Pierre, baptisé à Châteauguay le 18 mai 1801, épousa Hyppolite Couillard à Châteauguay le 4 novembre 1822.

— VII —

Jean-Baptiste, leur fils, baptisé le 23 novembre 1835 à Châteauguay, épousa Ursule Roy à Saint-Louis-de-Gonzague de Beauharnois, le 27 septembre 1864.

— VIII —

Jean-Baptiste, leur fils, né le 25 et baptisé le 26 juillet 1869 à Saint-Louis-de-Gonzague de Beauharnois, épousa Rose-Anna Laforest à l'église Sainte-Anne de Sudbury, le 2 mai 1892.

— IX —

Joseph-Alfred, leur fils, né le 16 février 1893 à Sudbury et baptisé le lendemain, épousa Marie Amenabar, à l'église Sainte-Anne de Sudbury, le 11 août 1913. Ils ont trois enfants: Thérèse-Claire, née le 19 novembre 1928; J.-Alfred-Robert, né le 14 avril 1932; M.-Liliane-Monique, née le 4 juin 1933.

---

(1) Dans nos documents, nous réservons quelques pages à la publication des généalogies. Nous accepterons volontiers toute étude généalogique sur une ou plusieurs familles du Nouvel-Ontario.

FAMILLE PIERRE LEBEL

— I —

1662-1665

Le premier Lebel venu au Canada se nommait Nicolas. Il était le fils de Clément, natif d'Illeville, évêché de Rouen.

Nicolas a épousé en premières noces, à Château-Richer, le 28 novembre 1662, Marie Drouin, fille de Robert Drouin et de Marie Chapelier.

Il a épousé en 2e noces, Thérèse Mignot dit Chatillon, fille de Jean Mignot dit Chatillon et de Louise Cloutier, à la Rivière-Ouelle, le 2 avril 1665.

— II —

1707

Nicolas, enfant du 2e mariage, a épousé à la Rivière-Ouelle, le 23 août 1707, Madeleine Michaud, fille de Pierre Michaud et de Marie Ancelin.

— III —

1743

Nicolas, leur fils, a épousé à la Rivière-Ouelle, le 5 novembre 1743, Marie-Madeleine Sirois dit Duplessis, fille de François Sirois dit Duplessis et de Françoise Roy dit Lauzier.

— IV —

1777

Jean-Baptiste, leur fils, a épousé à Kamouraska, le 7 janvier 1777, Marie-Catherine Soucy, fille d'André Soucy et de Marie-Catherine Nadeau.

— V —

1804

Jean-Baptiste, leur fils, a épousé à Kamouraska, le 6 février 1804, Marie-Scholastique Hudon dit Beaulieu, fille de Nicolas Hudon dit Beaulieu et d'Angélique d'Anjou.

— VI —

1831

Hyacinthe, leur fils, a épousé à Cacouna, le 11 janvier 1831, Emérence Roy-Lauzier, fille de Clément Roy-Lauzier et de Marie-Anne Gagnon.

— VII —

1869

Georges, leur fils, a épousé à Cacouna, le 19 avril 1869, Géraldine Chamberland, fille de Louis-Philippe Chamberland et de Rosalie Beaulieu.

— VIII —

1916

Pierre, leur fils, a épousé à Penetanguishene, le 24 octobre

1916, Elizabeth Arpin, fille d'Alphonse Arpin et de Malvina Bourré.

Ils ont eu 5 enfants: Georges-Anatole: le 27 septembre 1917; Géraldine-Malvina: le 18 novembre 1918, morte à 12 ans; Marie-Thérèse: le 28 février 1921; Jean-Paul-Emile: le 25 septembre 1922; Louis-Philippe-Ernest: le 2 mai 1924.

FAMILLE MICHAUD

— I —
1667

Le premier Michaud venu au Canada se nommait Pierre. Il signait "**Pierre** Michau" sans d. Il est né en 1637 à Notre-Dame de Fontenay en Poitou. Il a épousé Marie Ancelin en 1667. Marie est née en 1654. Elle était de Cogne, Evêché de La Rochelle.

Ils ont vécu plusieurs années à Rivière-Ouelle avant d'aller s'établir à Kamouraska. Ils ont eu plusieurs enfants, entre autres Pierre, le suivant.

— II —
1704

PIERRE est né à l'Islet, P. Q., en 1681. Il a épousé à Québec, le 20 octobre 1704, Marie Cadieu, fille de Jean-Charles Cadieu et de Marie-Nadeleine Neveu. Ils ont eu plusieurs enfants, entre autres Pierre, le suivant.

— III —
1733-1749

PIERRE a épousé à la Rivière-Ouelle, le 7 janvier 1733, Anne-Angélique Dupéré, fille de Michel Dupéré et de Marie-Anne Dancosse. Il a épousé en 2e noces, le 2 juin 1749, à Kamouraska, Marie-Charlotte Miville, fille de Joseph Miville et de Marie-Jeanne Lévesque.

— IV —
1757-1795-1809

BENJAMIN, enfant du premier mariage, a épousé en premières noces, à Saint-André, Régis Moreau, fille de Jean-François Moreau et de Marie-Anne Dionne.

Il a épousé en deuxièmes noces, à Saint-André de Kamouraska, le 10 août 1795, Marie-Charlotte Leclerc dit Francoeur, fille de Joachim Leclerc dit Francoeur et de Catherine Soucy.

Il a épousé en troisièmes noces, le 25 septembre 1809, Marie Côté, veuve de Joseph Melançon, à l'Isle Verte.

— V —
1785

AMABLE, enfant du premier mariage, a épousé à Kamouraska, le 14 novembre 1785, Geneviève Sirois dit Duplessis, fille de Pierre Sirois dit Duplessis et de Marie-Anne Michaud.

— VI —
1829

JOSEPH, leurs fils, a épousé à Trois-Pistoles, le 24 février 1829, Basilisse Damours, fille d'Etienne Damours et de Marie Turcotte.

— VII —
1855

ETIENNE, leur fils, a épousé au Bic, le 19 février 1855, Julie Martin, fille de Joseph Martin et de Julie Beaulieu.

— VIII —

JOSEPH, leur fils, a épousé à Sturgeon-Falls, Ontario, le 16 septembre 1888, Emma Morin (Morand), fille de David Morin (Morand) et de Joséphine Laberge.

Ils ont eu plusieurs enfants; date de leur naissance: Rodolphe en 1889; Achille en 1892; Albert en 1895; Corrine en 1893; Louise en 1897; Antonio en 1898; Jeanne en 1901; puis Aline, Alice, Thérèse. Les autres sont morts jeunes.

— IX —

RODOLPHE a épousé Yvonne Leverrier. Ils ont eu plusieurs enfants: Thérèse, Marie-Jeanne, Aline, André, Marie-Paul.

ACHILLE a épousé Diane Hamelin le 6 juillet 1914. Ils ont eu plusieurs enfants: Madeleine 1915, Gaëtan 1916, Jacques 1919, Jean-Claude 1921, Bertrand 1922, Suzanne 1924, Denise 1925, Roberte 1927, Pierre 1928, Marcel 1930, Gaston 1932.

ALBERT a épousé Blanche Quenneville le 4 juin 1917. Ils ont eu plusieurs enfants: Rolande 1918 (Mme Sylvio Regimbal), Colette 1924, Joceline 1926, Germaine 1927.

CORRINE a épousé Orphéda Quenneville le 7 juillet 1919. Ils ont eu plusieurs enfants: Bernard 1921, Huguette 1925, Andrée 1926, Robert 1924, Nicole 1927, Marc 1929, Raymond 1930.

LOUISE a épousé Antonio Desautels le 28 septembre 1921. Ils ont eu plusieurs enfants: Jean 1922, René 1923, Maurice 1924, Roger 1925, Marcelle 1926, Paul 1927, Lucille 1929, Aline 1933, Louise 1936.

ANTONIO a épousé à Fournierville Berthe Lapointe le 8 juillet 1924. Ils ont eu plusieurs enfants: Lucien 1925, Marthe 1926, Paul 1928, Cécile 1929, Gilbert 1931, Jean 1934, Louise 1941.

JEANNE a épousé Chéri Laplante le 31 août 1941.

ALICE a épousé Ernest Sénécal. Ils ont eu plusieurs enfants: Jean-Pierre, Marie, Louis, Jacques.

GENEALOGIE DE LA FAMILLE DU DOCTEUR RODOLPHE TANGUAY

— I —
1692

Le premier Tanguay venu au Canada se nommait Jean. Il est

né en France en 1664, à Ploudiry, évêché de Léon en Basse-Bretagne.

Son père se nommait Nicolas et sa mère Marguerite Abgral. Ils ne sont pas venus au Canada. Jean a épousé à Saint-Jean, Ile d'Orléans, le 6 février 1692, Marie Brochu, fille de Jean Brochu et de Nicole Saulnier. Ils ont eu onze enfants, entre autres, Jean-François, le suivant.

— II —

1736

Jean-François a épousé à Saint-Michel, P. Q., le 5 juin 1736, Marguerite Boissonneau, fille de Jean Boissonneau et de Marguerite Charette.

— III —

1768

Jean-Baptiste, leur fils, a épousé à Saint-François, Rivière-du-Sud, P. Q., le 21 novembre 1768, Marie-Théodiste Morin, fille d'Antoine Morin et de Marguerite Daniau dit Laprise.

— IV —

1815

André, leur fils, a épousé à Notre-Dame de Québec, le 7 novembre 1815, Marie-Thérèse Bussière, fille de Charles Bussière et de Marie-Anne Bacon.

— V —

Pierre-Léon, leur fils, a épousé à Notre-Dame de Québec, le 30 juillet 1860, Philomène Plante, fille de Pierre Plante et de Josepte Chatigny.

— VI —

1882

Léon, leur fils, a épousé à Joliette, le 24 janvier 1882, Malvina Masse, fille d'Alexis Masse et de Domithilde Masse.

Ils ont eu 23 enfants, quatre seulement ont survécu: Marie-Lumena, née en 1883, en religion, Rév. Soeur Léon de Rome; Joseph-Omer-Rodolphe, née en 1894, M.D.; Marie-Alice-Adrienne, née en 1900, en religion, Rév. Soeur Saint-Aimé du Rosaire; Marie-Jeanne-Luména, née en 1901, en religion, Rév. Soeur Sainte-Jeanne du Saint-Sacrement.

— VII —

1921

Joseph-Rodolphe, né à Montréal, le 23 novembre 1894, a épousé à Montréal, le 25 janvier 1921, Adrienne Coderre, fille de Camille Coderre et de Virginie Picotte.

Ils ont eu dix enfants, huit ont survécu: Joseph-Hubert, 16 mai 1923; Marie-Thérèse, 30 décembre 1924; Marie-Agnès, 2 avril 1926; Marie-Julienne, 13 juin 1927; Joseph-Jacques, 16 septembre 1928; Marie-Suzanne, 10 juin 1933; Joseph-Claude, 20 août 1934: Joseph-Jean, 23 novembre 1936.

TABLE DES MATIERES

Présentation 7
R. P. Rosaire Legault, S.J.

Topographie 9
Mlle Germaine Côté

Histoire de Verner 14
M. Oscar Racette, ptre-curé

Historique de Lafontaine 34
M. Thomas Marchildon, ptre-curé

Section généalogique 57
—Laberge 57
—Lebel 58
—Michaud 59
—Tanguay 60

On peut se procurer les publications
de la Société Historique
à l'adresse suivante:

La Société Historique du Nouvel-Ontario,
Collège du Sacré-Coeur,
Sudbury, Ontario.

DOCUMENTS DE LA SOCIETE HISTORIQUE DU NOUVEL-ONTARIO

No 1: La Société Historique du Nouvel-Ontario.

No 2: Aperçu sur les origines de Sudbury.

No 3: Faune et mines régionales.

No 4: Chelmsford, Coniston, Chapleau.

No 5: Familles pionnières.

No 6: Fondateurs du diocèse du Sault-Ste-Marie.

No 7: Flore régionale et industrie forestière.

No 8: Verner et Lafontaine.

IMPRIMERIE JACQUES-CARTIER — MONTREAL